

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Pages
DELI CARABACH..... Dixième Anniversaire.....	1
R. ARNALDEZ La Comtesse et le Philosophe Chinois	9
GEORGES DUMANI Le Temps de Souffrir VIII	17
MARCEL VIALA Poèmes	46
M. VLADIMIR VIKENTIEV Le Retour de la Fiancée de Givre II	50

CHRONIQUES

NAGUIB BALADI	Chronique de Philosophie Arabe...	74
RAYMOND COGNIAT.....	Maurice Denis, Peintre de la Pensée et de la Forme.....	85

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE DU CAIRE !

FONDÉE EN 1938

- ◆ Le seul mensuel de langue française en Egypte et au Moyen-Orient consacré à la littérature et à l'histoire.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE a publié en livraisons LE LIVRE DES JOURS de Taha Hussein, LE JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE de Tewfik El Hakim, LA FILLE DU DIABLE de Mahmoud Teymour, L'ATHÈNES DE PERICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE de Pierre Jouguet, LE THÉÂTRE EGYPTIEN de l'Abbé Etienne Drioton, etc. etc...
- ◆ Les meilleurs écrivains et savants d'Egypte collaborent régulièrement à LA REVUE DU CAIRE.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE s'est assurée la coopération des principaux chroniqueurs parisiens et d'importants écrivains et savants de France.

**Contribuez à l'Œuvre de LA REVUE DU
CAIRE en vous y abonnant et en
abonnant vos amis.**

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

NOUVEAUTÉS

D'HIVER

AUX
ÉTABLISSEMENTS



• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR -- TEL. 59082-3

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —
SSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

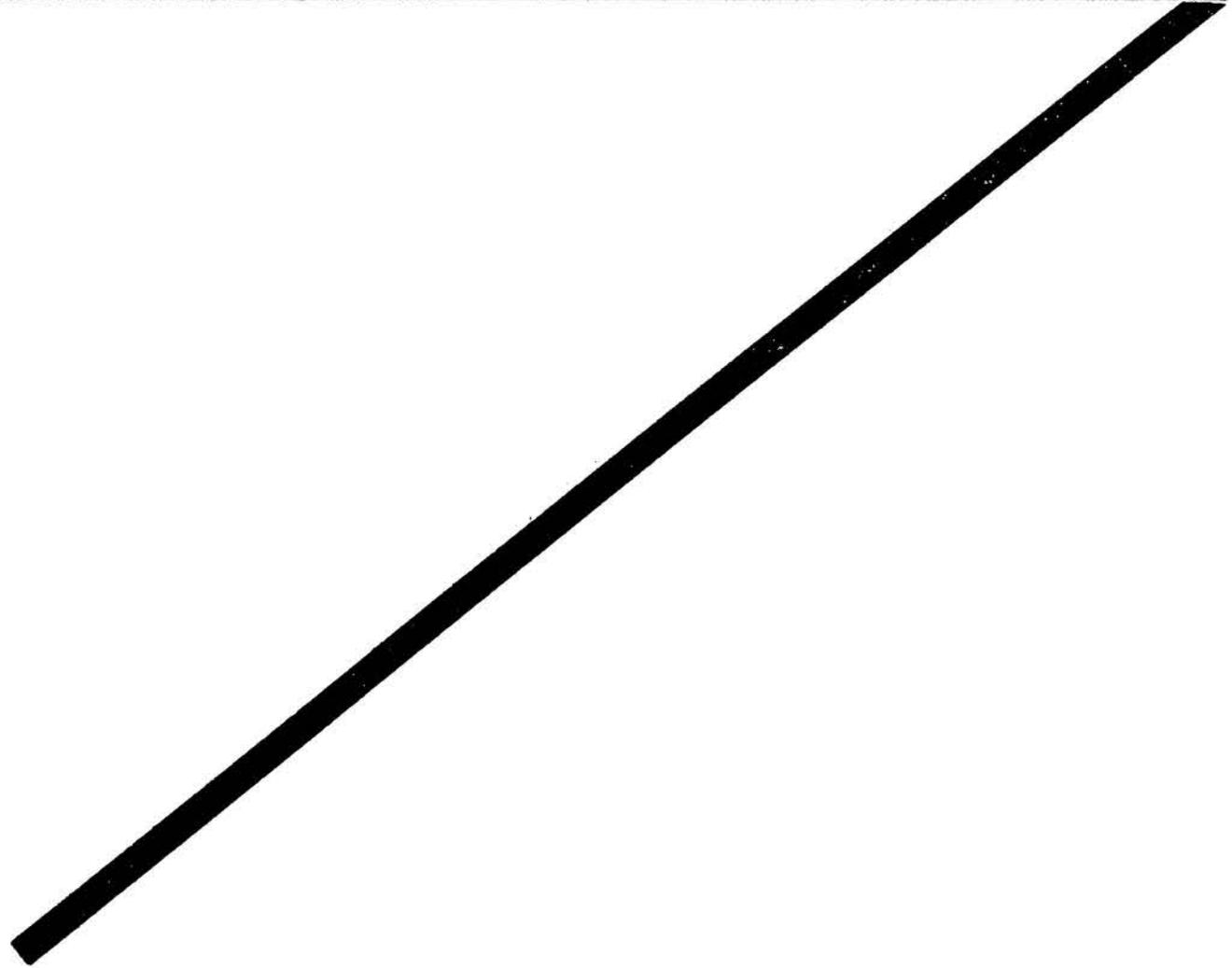
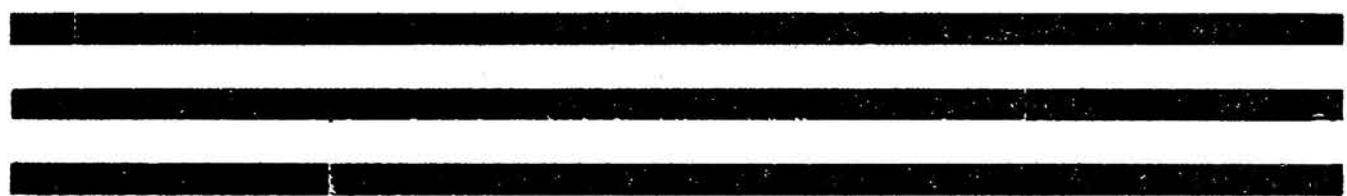
OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-
HYDROGENE — AIR COMPRIME
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

AIR FRANCE



4

Exclusivités



HOSPITALITÉ
CUISINE
INSTALLATIONS
APPAREILS

en font

UN SERVICE DE QUALITÉ

Renseignements :

Le Caire : Imm. Shepherds - Tél. 45670

Alexandrie : Rue Fouad - Tél. 21257

et toute Agence de Voyages reconnue

LA REVUE DU CAIRE

DIXIÈME ANNIVERSAIRE

*La mort d'ATATURK et l'élection du Général Ismet INONU à la présidence de la République.
Novembre 1938.*

“Nation turque tu as perdu ton sauveur et ton plus grand fils”, annoncent les éditions spéciales des journaux parues dans la journée du 10 novembre et les éditions normales du 11.

Déjà les bulletins rédigés par les médecins traitants et consultants dans la journée et la soirée du 9 avaient laissé prévoir une issue très rapide. Les députés avaient individuellement reçu pour instruction de rallier Ankara le 10 au matin. De même que certaines réformes entreprises par Moustapha Kemal, l'élection du nouveau président devait être, pour réussir, brusque et au besoin violente. Le peuple turc est sobre, brave, discipliné ; la Grande Assemblée Nationale, malgré le mode de choix des députés, est à son image. Si l'un et l'autre peuvent, sous la conduite d'un grand chef, faire de grandes choses, ils ne trouvent pas en eux-mêmes, sans cette direction, de facultés assez hautes ni de passions assez puissantes pour les soutenir et les diriger. Le Président de l'Assemblée, à qui la Constitution confie l'intérim de la Présidence de la République, est Abdulhalik Renda, ancien Ministre des Finances, dont la loyauté et la droiture, la vie privée comme la vie publique sont à citer en exemple. Il n'a cependant pas les qualités requises

pour assurer sans risques en ce pays un intérim de plusieurs jours.

Il faut donc, sans tarder, assurer la succession. Ataturk est mort jeudi matin à 9 heures et, à midi, en annonçant sa mort les journaux publient la convocation immédiate de la Grande Assemblée Nationale pour l'élection du nouveau Président de la République. Le soir même du jeudi, le Comité Exécutif du Parti Républicain du Peuple, entre les mains de qui se trouve la direction politique effective des affaires de l'Etat, désigne le Général Ismet Inonu à la place, maintenant vacante, de "Président du Parti".

Désormais le tournant est pris, l'élection du lendemain ne sera qu'une formalité. Cependant des bruits très confus de coup d'état, de complot ourdi contre Ismet, se répandent au cours de la nuit et on n'est pas surpris, au matin du 11, de constater que la population d'Ankara, qui est pourtant la plus obéissante et la plus disciplinée — elle ne comprend en somme que des fonctionnaires et employés de services publics ou de grandes entreprises — est étroitement surveillée par un déploiement inusité d'agents de la police secrète. De plus, la police en uniforme et les gendarmes montent une garde serrée et sévère le long des principales avenues et spécialement de celle qui va de Tchankaya à la Grande Assemblée Nationale — celle que suivra tout à l'heure Ismet Pacha.

Quelques instants avant la réunion de l'Assemblée à l'hôtel "Ankara Palace" qui fait face au Parlement, on chuchote que le matin même un complot a été découvert. Cependant il est onze heures précises, l'Assemblée est réunie au grand complet. Les deux loges du corps diplomatique sont pleines à craquer, on y remarque l'Ambassadrice de France Madame Ponsot et l'Ambassadrice des Soviets, auxquelles viendra se joindre tout à l'heure Mme Von Keller,

femme de l'Ambassadeur d'Allemagne. La partie de la salle réservée à la presse et au public—un public trié et étroitement surveillé — est comble. Les travées des députés sont insuffisantes pour les recevoir tous : une dizaine seulement sont absents, soit qu'ils se trouvent en voyage en Europe, soit, comme les docteurs Nechet Eumer et Abrevaya, qu'ils aient été retenus auprès du corps du Président qu'ils ont soigné jusqu'à son dernier soupir, soit encore qu'ils aient subitement disparu de la scène, comme c'est le cas de trois fidèles compagnons de Moustapha Kemal, Salih Bozok, Redjeb Zuhtu et Kilidj Ali : le premier s'est suicidé quelques instants après la mort d'Ataturk, les deux autres ont quitté leur domicile et probablement la Turquie.

On cherche en vain, dans les travées, la figure bien connue d'Ismet Pacha. Son fidèle et inséparable collaborateur, Vedit, est seul aujourd'hui.

L'Assemblée se trouve donc réunie avec un ordre du jour très bref et très précis lorsque son Président fait son entrée. Après l'appel des députés et la lecture d'une communication de la Présidence du Conseil sur le décès du "député d'Ankara et Président de la République, Kemal Ataturk", le Président Abdulhalik se lève, aussitôt imité par toute l'Assemblée. La voix du Président manque, d'habitude, de puissance mais elle est limpide et par là elle porte assez bien. Aujourd'hui elle est sourde, coupée par une émotion qui va grandissant et qui, tout à l'heure, lui étreindra la gorge au point de lui enlever la parole. En quelques mots, il dit la douleur indescriptible de la nation et de la Grande Assemblée Nationale devant la perte qui les frappe et invite l'Assemblée à observer, avant de passer à l'ordre du jour, cinq minutes de silence.

Ceux qui connaissent bien les Turcs savent que sous un aspect généralement sévère, parfois rude, chez

l'homme, plus que chez la femme, des sentiments d'une grande finesse se cachent souvent.

En assistant à ces minutes de silence observées à l'Assemblée à la mémoire du grand disparu, beaucoup d'étrangers ont pu voir se manifester ces sentiments que le Turc met habituellement un point d'honneur à ne pas laisser paraître. Dans cette assemblée composée d'éléments disparates, anciens militaires ou fonctionnaires, médecins, avocats et professeurs, grands propriétaires terriens et "hodjas" de l'Anatolie Centrale et Orientale, une émotion indicible s'était répandue en quelques secondes. Si les femmes députés, qui sont une douzaine — et les femmes de Turquie doivent encore plus que les hommes à Moustapha Kemal — ne font qu'essuyer quelques larmes au coin de leurs yeux aujourd'hui non fardés, la plupart des hommes ne retiennent plus leur émotion. Voici Fouad Keuprulu, historien, ancien recteur d'Université, membre de l'une des plus grandes familles de l'Empire Ottoman et maintenant de la République, qui sanglote discrètement. Voici, encore, le vieux Médecin-Général Bessim Omer qui ne peut contenir sa douleur et, à côté de lui, Edip Servet, ancien colonel, un des héros de Gazi-Aintab, l'homme habituellement le plus gai d'Ankara, toujours aimable et rieur, qui éclate en sanglots qu'il ne cherche pas à cacher. C'est encore, derrière ceux-ci, le Général Ali Said, ancien Inspecteur d'Armée, grande et belle figure de l'armée turque, qui tient sa tête à deux mains dans son mouchoir pour pleurer à son aise son compagnon d'armes aujourd'hui disparu. On pourrait en citer une centaine.

Partout, maintenant, l'émotion est intense, et les sanglots étouffés rompent seuls le silence. Mais bientôt les minutes de recueillement prennent fin et, aussitôt, le Président invite les membres de l'Assemblée à passer au vote qui a lieu dans le plus grand calme. L'appel

terminé, tandis que le Président tire au sort les noms des huit députés qui vont procéder, dans la salle même, au dépouillement du scrutin, le Ministre de l'Intérieur, Chukru Kaya, se présente devant l'urne, son bulletin à la main, et demande s'il peut encore voter. Trop tard. Il doit regagner sa place, son bulletin dans la poche. L'incident a été à peine remarqué mais, tout à l'heure, pendant la suspension de séance, il fera l'objet de toutes les conversations des diplomates. Que s'est-il passé ? Etait-ce une manifestation ? Une abstention à peine déguisée ?

Tandis que Chukru Kaya regagne le banc des Ministres, les urnes sont passées à la commission spéciale qui, sur une table située exactement au-dessous de la loge réservée aux légations, procède immédiatement au dépouillement du scrutin. Différents paquets de bulletins sont formés et les diplomates étrangers diront plus tard qu'il y a eu plusieurs noms et que les voix étaient partagées. Mais le procès-verbal de scrutin est signé et aussitôt remis au Président de l'Assemblée. Abdulhalik Renda se lève et annonce d'une voix maintenant redevenue ferme : "Trois cent quarante-huit de nos camarades ont voté. Le député de Malatya, Général Ismet Inonu, est élu Président de la République à l'unanimité des 348 votants". Les applaudissements crépitent et le Président annonce une suspension de séance de 20 minutes pour permettre d'aller chercher le nouveau chef de l'Etat qui doit sans tarder prêter serment.

A midi, tandis qu'un détachement d'infanterie rend les honneurs et que la fanfare exécute l'hymne national, Ismet Inonu fait son entrée à la Grande Assemblée Nationale. Le Président de l'Assemblée ouvre la séance et cède aussitôt sa place au Président de la République.

Depuis plus d'un an qu'Ismet n'est plus monté à

la tribune, l'homme a vieilli. Le visage aimable qu'encadrent des cheveux maintenant tout blancs — il n'a pourtant que 58 ans à peine — est souriant sous les applaudissements répétés de toute l'assemblée debout. Il porte sur l'habit, à droite la médaille de l'Indépendance, à gauche la Médaille d'Or avec sabre, que la Grande Assemblée Nationale lui avait offerte après la bataille de Sakarya.

Pour cet ancien officier, consciencieux et soumis à la discipline des servitudes militaires, à qui la politique n'a offert pendant longtemps aucun attrait, la haute charge qui lui est confiée aujourd'hui ne paraît pas trop lourde à porter. N'a-t-il pas, au cours des années pendant lesquelles il seconda Moustapha Kémal, acquis l'habitude du pouvoir. Il n'ignore rien aujourd'hui de l'importance de son rôle.

D'une voix assurée, il lit maintenant le texte du serment et, aussitôt après, s'adressant à ceux qu'il appelait toujours "mes chers camarades" et qu'aujourd'hui il nomme "Honorables représentants de la Grande Nation turque", il exprime en quelques mots sa gratitude ; il demande leur appui pour la tâche qu'il doit maintenant accomplir.

Et l'on ne peut s'empêcher d'évoquer à ce moment le souvenir d'Ataturk occupant cette même place. La haute stature du grand chef, que l'habit noir faisait apparaître encore plus élancée, se découpait nettement dans le cadre de cette tribune. Le regard volontaire et subtil, l'oeil illuminé de reflets métalliques, le nez slave lourd et évasé du bas, la bouche fine et bien dessinée, ce pur macédonien accompagnait sa parole de gestes précis, sa main raffinée illustrant la parole pleine tour à tour de véhémence et de séduction. C'était le génie créateur traçant les grandes lignes de plans hardis qu'il laissait à d'autres le soin d'exécuter, tenant l'assemblée fascinée par son regard et sa parole.

Maintenant la silhouette de celui qui occupe la tribune est toute différente. Sa petite taille, son regard qui semble tout rempli de modestie et d'affabilité, le ton moins autoritaire malgré l'impression de volonté raisonnée qui se dégage de ses paroles, autant de points qui le différencient de son illustre prédécesseur. On a dit de lui qu'il était Kurde, Arabe, Deunmé même. Rien de moins vrai : sa démarche, son visage, son expression, tout révèle en lui le vrai Turc d'Anatolie. Il en a les caractéristiques et aussi les solides qualités. En lui rien de brillant, mais tout est raison, devoir, discipline et fermeté. Ataturk était un animateur, Ismet n'a été qu'un exécutant. La notion qu'il a de l'autorité est toute différente et s'il n'a pas, derrière lui, l'auréole glorieuse qui a permis à Moustapha Kemal toutes les audaces — quelquefois les pires fantaisies — il s'appuie cependant sur un passé de labeur actif et désintéressé au service du régime kémaliste, et sur une volonté et une obstination que sa conduite privée irréprochable ne peut que fortifier.

Après avoir rendu hommage à l'oeuvre et à la mémoire d'Ataturk, Ismet Inonu affirme les devoirs et les services qu'attend la Patrie et l'Etat de chaque citoyen. En une phrase qui sera très applaudie, il affirme la fidélité de la nation turque à la paix mais aussi, si elle y est contrainte, la volonté de se défendre plus brillamment encore que par le passé.

Après avoir marqué le désir qui l'anime de continuer à pousser le peuple turc dans la voie du progrès fécond où il s'est engagé, il donne à l'assemblée l'assurance qu'il travaillera "dans une atmosphère de sécurité égale pour tous les citoyens, aussi éloignée de l'anarchie que de la violence", au rapprochement plus intime des citoyens.

Enfin c'est dans l'Assemblée qu'il place tous les espoirs de la Nation.

Le Président quitte la tribune sous les applaudissements frénétiques des députés qui vont, quelques instants plus tard, lui apporter leurs félicitations et l'assurance de leur fidélité.

Au dehors, la foule rassemblée attend, silencieuse et passive, tandis qu'on entend au loin les coups de canon qui annoncent l'élection du nouveau président...

DELI CARABACH.

LA COMTESSE ET LE PHILOSOPHE CHINOIS

(FANTAISIE)

De loin, ils voient des êtres, mais bientôt les êtres cessent d'être des êtres...

Ils voient le vide, et cette vue devient vide elle-même. Bientôt ce vide est tel, qu'ils perdent jusqu'au sentiment du vide.

*Tch'ang t'sing tsing king.
(Livre de la Pureté et de la Tranquillité constantes.)*

—La Comtesse était comme la plupart des comtesses. D'ailleurs la plupart des comtesses ne diffèrent guère de la plupart des femmes, et les femmes, ce sont des femmes.

Ainsi me parlait d'une comtesse un philosophe chinois de mes amis.

—Mais, lui dis-je, comment se fit-il donc alors que vous la remarquâtes ? — Le philosophe s'enveloppa d'un nuage de fumée.

—Votre question, répondit-il avec réflexion, est l'une des plus délicates. Je pourrais, il est vrai, vous satisfaire grâce aux artifices de votre dialectique. Je pourrais prétendre que je la remarquai justement parce qu'elle n'avait rien de remarquable. Mais ces feintes sont grossières, entre hommes et entre amis, et je m'étonne que vos pays, pourtant civilisés, en soient à ce point entichés. Je veux être direct avec vous.

Je le remerciai de sa courtoisie et de son amitié. Il but lentement une gorgée de thé.

—Vous avez eu la prévenance, me dit-il, de me préparer du thé de Chine, et selon les règles que je vous ai

autrefois indiquées... Ce n'est pas que je tienne absolument au thé de Chine. Je remarque rarement ce que je bois, surtout quand je suis absorbé par mes pensées.

Il se tut et caressa soigneusement la porcelaine, les yeux perdus, la bouche entr'ouverte.

Je me gardai de troubler sa méditation, malgré mon impatience de revenir à la Comtesse.

—Ce que j'ai remarqué, reprit-il enfin lentement, ce n'est pas ce thé de Chine, mais votre intention de me faire plaisir. Je me délecte de cette intention, et je ne connais pas breuvage plus doux.

Je crus qu'il me débitait quelque politesse extrême-orientale qui, retraduite en chinois d'où elle sortait, devait être fort banale. J'allais lui servir à mon tour une de nos platitudes d'Occident, quand heureusement il poursuivit :

—La Comtesse fut pour moi une tasse de thé de Chine offerte par un ami.

Pour le coup, j'eus toutes les peines du monde à retenir le sourire de mon imagination dérégulée. Il s'en aperçut et me dit avec un soupir :

—Pardonnez-moi. Chez vous, toutes les images ont un sens scandaleux. C'est pourquoi, je pense, vos sages n'osent pas sortir de leurs abstractions. Je rougis.

—Nous avons bien des poètes, balbutiai-je gauchement.

—Peuh ! fit-il sans insister.

Et il sembla rêver un instant. Mais il palpait dans ses doigts un petit dragon d'ivoire, qu'il avait tiré de sa poche.

—Vous êtes des abstrauteurs, aussi ne comprendrez-vous jamais rien à la Comtesse. Vous pensez qu'elle représentait pour moi, habitué aux Chinoises mes soeurs,

une indéfinissable étrangeté. C'est que vous ne vous servez pas des tables d'équivalence.

—Que voulez-vous dire et quelles sont ces tables ?

—Vous vous formez une idée abstraite de la femme ; mais elle ne vous est d'aucun emploi, et elle laisse subsister sous elle toutes les diversités qui, seules, vous intéressent.

—Cela est vrai, avouai-je.

—Vous est-il arrivé, avec quelques amis, de chercher dans un jardin japonais un objet introuvable ?

Cela ne m'était jamais arrivé, surtout dans un jardin japonais. Je le confessai.

—Chacun va d'un côté, va de l'autre. Celui-ci enjambe un rocher, celui-là secoue un arbre. On se tourne vers le levant, on se tourne vers le couchant. Le levant bleuit, le couchant rougeoie et s'estompe, et on se retrouve blafard sous la lune.

—Cela peut bien être.

—C'est ainsi que nous cherchons l'idée de femme, ou toute autre idée. L'un passe par ici, l'autre par là ; le temps aussi passe ici et là. A la fin, nous nous retrouvons tous, confondus dans un même gâchis. Au terme tout se vaut.

—Au terme, m'écriai-je ; pourquoi parler aussitôt de terme ? J'admets qu'une fois morts...

Le Philosophe chinois étendit vers moi la main, ferma les yeux, et avala trois ou quatre fois sa salive, avec une expression fort douloureuse. Je me tus.

Au bout d'un moment, il parut revenir à lui, écrasa sa cigarette dans le cendrier et me sourit tristement.

—Parlez mieux de la mort, mon ami, me dit-il. A vous entendre, on croirait que vous la méprisez.

—Pas du tout, répliquai-je. Il me semble que c'est vous qui...

—Moi ? Ai-je seulement prononcé son nom ? Le terme, ce n'est pas la mort, c'est la sagesse. Oui, le sage voit que tout se répond, s'échange et se balance. Rien ne meurt, qu'une naissance ne compense. Rien ne s'altère, qu'une qualité nouvelle ne se forme dans l'altération même. Et nous éprouvons que ce défilé d'apparences inconsistantes qui se remplacent sans lacunes, sans vide, sans perte, sans accroissement, que cette immobile mobilité n'est que la condition de l'équilibre indifférent de notre pérennité.

Il y eut un frisson, puis le silence.

—Mais vos tables d'équivalences ? dis-je enfin.

—Ce sont des guides pour nous exercer à voir comment une blonde vaut une brune ; une grosse, une maigre ; une gracieuse, une revêche ; une comtesse, une lavandière ; et le monde entier, ce petit dragon d'ivoire, que je tiens dans la main, ou tel autre objet qu'il vous plaira. Nous ne formons pas d'idées abstraites, pour laisser ensuite impunément nos sens attachés à des différences coupables, avec ce faux-témoignage intérieur que nous sommes des êtres spirituels. Non ! Mais nous rendons nos sens eux-mêmes abstraits, notre regard abstrait, notre odorat abstrait, de façon à ne sentir que l'uniformité et l'équivalence. Savoir ne pas voir, ne pas entendre, saisir distraitemment au hasard les présences passagères dans leur évanescence, c'est une grande sagesse !

—C'est un lâche renoncement, une désertion !

—Voilà, sans doute, ce qu'on appelle chez vous poésie. Pour nous, la poésie est une image aussi riche que délicate, une miniature qu'on peut méditer sans ennui pendant des éternités. Mais vous, si je vous comprends, vous en faites un mot sonore et impur, chargé indûment d'une gamme d'harmoniques qui vous chatouillent l'échine ou vous font grincer des dents. Vous dites : lâche renoncement, désertion ;

vous frémissez, et la cause est jugée. Ce serait opiniâtreté insolente, ou odieuse mauvaise foi, que de revenir là-dessus. Vos poètes sont des charlatans qui usent de mots magiques pour émouvoir ou endormir le peuple, puis, quand le peuple en est lassé, pour s'exciter eux-mêmes et entre eux.

Ne croyez pas que le Philosophe chinois avait élevé le ton, pour me dire tout cela. Il m'était impossible de prendre son discours pour une attaque, encore moins pour une insulte, car sa voix demeurait monotone et langoureuse, son corps, paresseusement allongé dans le fauteuil, n'exprimait qu'une nonchalance féline, ses yeux ne brillaient d'aucun feu, et son sourire léger m'assurait de sa sereine sympathie.

Cependant je n'y tenais plus :

—Et la Comtesse ? lui dis-je.

—Certes, soupira-t-il, la Comtesse valait bien tout le reste de l'univers, et n'importe quoi d'autre l'eût value. C'était une femme, comme ce petit dragon d'ivoire. Il m'arrivait de la caresser, comme lui, et pas plus que lui elle ne bougeait ; mais parfois aussi elle s'échappait, comme lui, car l'ivoire est lisse et se dérobe à la pression sous certaines incidences.

Je ne savais que dire à cela. Mon ami n'était pas fou, j'en étais certain. Je l'avais souvent entendu raisonner très pertinemment sur des problèmes de science, de politique ou de morale. C'était la première fois cependant qu'il m'entretenait de lui-même et me faisait confiance.

—La Comtesse me parlait parfois. Et toutes ses paroles se suivaient sans lien et sans pensée. Alors, je savourais parfaitement le calme profond de mon esprit. Je ne savais ce qu'elle disait, ni s'il convenait à une comtesse de le dire, ou à une femme, ou à aucun être de ce monde, ni simplement s'il convenait de dire

quoi que ce fût. J'écoutais mon silence, et mon coeur battait régulièrement, uniformément.

—Vous ne l'aimiez pas ?

—J'aimais ; qui n'aime pas ? Mais qu'aimons-nous ?... Un jour elle tomba malade, et elle cessa de parler. Mais tout, alentour, parlait pour elle : les cuillers dans les tisanes, le feu dans la cheminée, le parquet qui craquait sous les pas de l'infirmière. La Comtesse était bien comme toutes les comtesses malades, comme toutes les femmes malades, comme tous les malades du monde. Et les choses, autour d'elle, parlaient comme parlent toutes les choses autour des malades.

Le Philosophe reprit une cigarette, l'alluma et en tira deux bouffées.

—D'ailleurs les malades sont comme les bien portants : des êtres qui attendent, qui craignent et qui espèrent, des êtres comme tous les êtres, quoi !

Il bailla et s'étira.

—.. qui attendent la fin de leur attente, qui craignent le prolongement de leur crainte et qui espèrent espérer toujours. Or quoi qu'il arrive, que le ciel soit bleu, rouge ou noir, les femmes brunes, blondes ou rousses, que la guerre fasse rage ou que règne la paix, que cet ivoire soit dragon ou Comtesse, nous sommes assurés d'attendre toujours la fin de notre attente, de craindre sans cesse le prolongement de notre crainte et d'espérer à jamais un espoir éternel.

Il ferma les yeux.

—Mais comme notre attente n'a pas de fin, nous tuons le temps en attendant successivement des événements à terme : j'attends que la pluie cesse, que le train passe, que la Comtesse guérisse. La pluie cesse, le train passe, la Comtesse guérit. J'attends encore ; j'attends toujours la fin de mon attente. Le sage est l'homme assez fort pour reconnaître cela.

Dites, ami, voyez-vous vraiment là un lâche renoncement et une désertion ? N'est-ce pas plutôt la force même ?

Je dus reconnaître ma grossière erreur et la précipitation de mon jugement.

—Et notre crainte n'est-elle pas aussi enracinée en nous que notre attente ? C'est en vain que je dis, quand la Comtesse est guérie : "J'ai eu tort de craindre. Je respire". Car ce n'est pas la mort de la Comtesse que je craignais ; je ne craignais pas davantage qu'il plût, ou que le train fût en avance, ou que la guerre éclatât. Je craignais le prolongement de ma crainte. Le sage est l'homme qui peut se faire à l'idée que sa crainte sera indéfiniment prolongée. Est-ce de la lâcheté et de la désertion ?

Il me posait ces questions doucement, sans le moindre accent de triomphe, comme s'il m'eût énoncé vérités banales et qui vont de soi.

—Et puis nous sommes assurés d'espérer sans cesse un éternel espoir. Car alors même que nous désespérons, c'est avec l'espérance que ce désespoir nous fera vivre. Je n'espérais rien de la Comtesse. En eussé-je espéré quelque faveur, qu'elle aurait dû ne me l'accorder jamais, car mon immortel espoir se serait alors porté au delà de sa présence arrêtée et inutile. Non, je n'espérais rien de la Comtesse, non plus que de toutes les autres comtesses, de toutes les femmes, du monde entier, et de ce petit dragon d'ivoire. Je n'espérais qu'espérer toujours.

La méditation et la confiance de mon ami me semblaient presque terminées. Il se leva et contempla un instant le feu dans la cheminée ; il y jeta négligemment le petit dragon d'ivoire et se retourna de mon côté :

—La Comtesse fut pour moi une tasse de thé de Chine offerte par un ami.

J'allais lui demander de m'expliquer ce poème, quand il ajouta :

—...de thé de Chine ou de tout autre thé, ou de n'importe quoi. Mais offerte par un ami ; c'est la seule chose qui compte et qui n'a pas d'équivalent : car tout se vaut, mais il y a un point auquel nous devons tenir, ou bien la sagesse même s'écroule : c'est que nous avons un Ami.

*
* *

Plus jamais le Philosophe Chinois ne me parla de lui. Je ne sais si tous les Chinois pensent comme ce philosophe, ni si tous les philosophes de la Chine pensent comme ce Chinois. Pour moi je songeai longuement à la Comtesse et j'eus bientôt très mal à la tête. Je me couchai, m'endormis et, à mon réveil, je m'aperçus qu'en effet la Comtesse n'avait aucune importance, aussi peu que toutes les comtesses et toutes les femmes et tous les êtres du monde. (Quant au petit dragon d'ivoire, il avait péri dans les flammes).

Alors je fis effort, et me mis à penser à l'Ami.

R. ARNALDEZ

Le Caire, Mai 1948.

LE TEMPS DE SOUFFRIR

VIII

EN FACE DU DILEMME

Le récent passé et, plus loin, le passé de tout un siècle ont fini dans une faillite sanglante. Les plus optimistes — et encore ne sont-ils pas nombreux — se demandent si la Charte sera vraiment un pacte de sincérité et de bonne volonté, en un mot un pacte de paix. Et voilà qu'au premier contact avec la réalité, l'O.N.U. offre le lamentable spectacle d'une désunion plus complète que les discours et les violences de langage ne l'ont laissé paraître. Et que dire de ce replâtrage de façade, de cette conclusion d'un débat qui n'en est pas une ?

Nous avons toujours pensé que la Sécurité n'était pas facile à obtenir. Elle n'était à nos yeux qu'une simple formule de prévoyance et nous n'espérons pas qu'elle écartera ou qu'il est dans son pouvoir d'écarter tous les risques de guerre.

La Charte porte en elle-même sa condamnation, car la division, au sujet des droits et obligations, entre grandes et petites Puissances, c'est-à-dire entre les droits des premières et les obligations des secondes, créent un fossé insurmontable. Nous avons vu, non sans mélancolie hélas ! les petites Puissances impuissantes s'incliner, nourrissant quand même l'espoir que les

hommes d'Etat ne se laisseront plus étourdir par le rêve d'une grandeur nationale d'où, jusqu'ici, est venu tout le mal.

Mais alors, si le monde n'a pas changé, s'il ne prend même pas le chemin d'évoluer, pourquoi nous faire toutes ces promesses trompeuses, pourquoi créer une espérance sans objet, pourquoi nous amener, de déception en déception, au désespoir ? Ce temps de paix est certainement plus douloureux que l'affreux temps de guerre. Bâtir le futur régime du monde n'est pas chose aisée, sans doute, mais en tout cas ce n'est pas avec les matériaux d'un passé condamné qu'on cimentera entre les peuples, et surtout entre les hommes, la confiance et l'amitié. La session de Londres nous en fournit la preuve. Les mots n'ont plus le pouvoir magique de nous leurrer, et nous voyons bien que derrière les joutes oratoires et même les réconciliations, un dilemme effrayant demeure, de la solution duquel dépendent la tranquillité ou l'insécurité de l'univers, un dilemme qui pour longtemps encore divisera, dans un entêtement criminel, les conceptions politiques et sociales et opposera les hommes qui veulent travailler pour l'avenir à ceux qui veulent prolonger le passé.

Les peuples comprennent l'âpreté de ce dilemme et tous les dessous qui se cachent à l'abri des jeux de la diplomatie. Ils comprennent surtout que le principal souci des vainqueurs n'est plus d'imposer leur volonté au détestable vaincu, mais de s'opposer jalousement les uns aux autres dans un chassé-croisé d'appétits et d'exigences chaque jour accrus. C'est le dilemme même de la vie, lequel n'admet pas de tergiversation. Et qu'aurons-nous gagné si à la guerre collective doivent succéder des révolutions nationales ? N'est-ce pas avec des verres de myopes que les meilleurs regardent l'avenir ?

Le monde, au lieu de se détendre, se rétracte. Est-il spectacle plus décevant que celui de tous les peuples souffrants qui attendent en vain que la paix crée à la vie des nations une dignité commune à tous ? Ne sont-ils pas excusables de s'enfoncer dans la prison d'un patriotisme buté, dans l'obsession de leur souveraineté et de ne plus cacher leur méfiance à l'égard d'une solidarité qui, de plus en plus, apparaît comme une solidarité à sens unique ? *19 Mars 1946.*

*
* *

DU ROLE DE L'ARGENT

J'entends encore, mais plus en sourdine, les plaintes de ceux à qui il ne doit pas être permis de se plaindre. Autour de nous (au grand ennui de ceux pour qui — malgré tout, malgré les malheurs abattus sur le monde, malgré la misère générale, malgré les désespoirs accumulés — l'argent et le gain qu'il procure restent le but exclusif), les plaintes s'élèvent en un concert menaçant et, je crois bien, légitime. On avait dit que la guerre tuerait l'argent. Il n'en est rien, et c'était parler sans réfléchir. Cependant, la notion même de l'argent a subi un changement, car elle est liée à la notion du capital, elle-même condamnée à évoluer si l'on prétend encore se défendre contre la loi du communisme.

Il y a l'expérience russe, et elle est ce qu'elle est. Nous ne croyons pas que, parce qu'elle a réussi là-bas, elle doive nécessairement réussir partout. Mais cette expérience doit nous faire mesurer le danger d'une civilisation détournée de son véritable objet. Il ne suffira pas de jeter du lest et de se contenter de demi-mesures. Il faut trancher dans le vif et oser enfin se

mesurer avec l'argent — pour le vaincre. Toute révolution est saine et juste quand elle n'est pas exclusivement d'ordre politique. Une révolution politique et qui n'est que politique, c'est un désordre et le camouflage éhonté des ambitions individuelles. Contre ces révolutions-là les peuples doivent se prémunir, car ils seront toujours les victimes des régimes de rechange, des régimes sans fondement réel, sans but permanent.

Ayons conscience de la valeur de l'argent, car sans lui il n'y a pas de civilisation, mais cette même civilisation se décompose et se détruit, si l'argent violente l'homme et le soumet aux volontés implacables et anonymes. N'est-il pas étrange que l'humanité ait reculé quand elle avait tout pour avancer ? Il fut un temps — et il n'est pas si loin — où, bien qu'aucun sentiment, ni passion, ni initiative, ni effort, ne fussent à l'abri de la force de l'argent, les peuples étaient quand même heureux, ou du moins, vivaient dans la logique des lois sociales et des vérités scientifiques, forts de leurs convictions sentimentales ou, seulement, d'une température morale religieuse.

Aujourd'hui l'argent est devenu un instrument de torture, créant une abominable ploutocratie de domination. Nous n'avons qu'à nous souvenir de l'histoire de ce dernier demi-siècle et à regarder autour de nous : l'argent a hâté la corruption des principes et dérégulé les meilleurs moteurs de l'homme. La frénésie que nous avons apportée à vivre vite et le goût des jouissances sont venus de là.

Par les méditations qu'elle nous a imposées, la guerre ne nous a-t-elle pas convaincus de la malfaisance de l'argent aussi bien dans les rapports des hommes entre eux que dans ceux de peuple à peuple ? Hélas ! on est justifié à soutenir que les grosses fortunes, en particulier celles qui ont été réalisées dans les affaires financières, par la spéculation ou par des combinaisons

compliquées, n'ont pas une bien noble origine et elles ne sont pas la récompense d'un effort sage, véritablement honnête. De telles fortunes sont inhumaines et ne peuvent s'édifier que grâce à un mélange de cruauté et de tyrannie, ne tenant compte ni des ruines qu'elles provoquent, ni des injustices qu'elles entraînent.

Nous ne pouvons exactement prévoir le rôle de l'argent dans la société de l'après-guerre. En tout cas il ne disparaîtra pas, parce qu'il ne peut pas et ne doit pas disparaître. Georges Duhamel écrit non sans raison que "si jamais les utopistes s'avisent de supprimer l'argent, plus exactement s'ils essayent de supprimer l'amour du gain, la passion du gain, l'effet sera effroyable. La plupart des hommes dérivent leurs mauvais instincts vers cette fureur de gain. Le jour qu'on les empêchera, ils n'auront plus de recours que dans le crime. S'ils ne peuvent s'enrichir, ils se dévoreront entre eux..." C'est là une vue de pessimiste clairvoyant, et il faut tenir compte de la nature humaine dans ce qu'elle a de bien comme dans ce qu'elle a de mauvais. Il y aurait tout à craindre d'un monde sans tentation, supprimant l'initiative, l'émulation et forcément voué à l'ennui d'une perfection immobile qui verrait la fin des plus belles facultés de l'homme auquel seraient interdits le rêve, l'ambition, la liberté vraie.

J'admire volontiers la réussite russe, mais je ne la crois pas éternelle. Elle est une indication et une leçon que les peuples qui n'ont pas suivi son exemple, même de loin, ont intérêt à méditer. C'est l'orientation résolue et extrême à gauche. La formule russe est simpliste sans doute, et peut-être arbitraire, mais elle a la valeur d'un enseignement. Supprimer la libre circulation de l'argent ne peut jamais être qu'une mesure provisoire, mais accorder à cette circulation une liberté totale, en somme une licence absolue, et nous

obtenons les résultats funestes du capitalisme triomphant.

Pendant les plus durs jours de la guerre, alors que nous avons cru à la collaboration effective des Anglo-Saxons et des Russes, nous avons fait le rêve d'un règlement honnête des problèmes de la vie collective. La future paix, pensions-nous, aura avant tout la charge de trouver entre les doctrines extrêmes le point d'accord. Il va de soi que le capitalisme et le communisme se contredisent, mais il est évident aussi que ni l'un ni l'autre, dans leur acception actuelle, ne sont capables de sauver le monde des périls qui le menacent.

L'argent est une nécessité bienfaisante si on en règle l'emploi. N'est-ce pas le devoir de tous les Etats de créer, en collaboration, les lignes essentielles du futur état social ? Si l'on veut que l'argent soit un des piliers de la civilisation, il est nécessaire, il est urgent de reviser la notion — la notion et la chose — du capitalisme pour le vider de ses éléments nocifs et de son pouvoir corrompateur. Un capitalisme qui deviendrait un élément sain dans une société nouvelle pourrait continuer à modeler le rapport des hommes et du travail et nous transporterait à mi-chemin entre le communisme et son contraire.

Aujourd'hui le monde vit, terrifié, entre deux contraires. Que cela continue quelque temps encore, et ce sera le chaos qui précède les révolutions et leurs fléaux. Les chefs qui nous conduisent sont-ils donc impuissants à faire sortir l'humanité de la plus redoutable impasse de sa longue histoire? — *30 Mars 1946.*

L'UNITÉ MONÉTAIRE.

Ce n'est pas en économiste que je réfléchis sur le problème de l'unité monétaire. Les économistes sont tous distingués, comme on sait, mais à les écouter, à les entendre discuter à l'infini sur des questions dont nous avons le plus pressant intérêt qu'elles soient limitées aux urgences actuelles, nous commençons à nous apercevoir qu'ils ne sont guère plus éclairés que nous sur les lamentables réalités d'une finance aux abois et, en tous cas, qu'ils sont incapables de sortir du cercle de connaissances techniques bien périmées.

Mais là n'est pas la question. Le problème de l'unité monétaire ne peut être envisagé par nous tous, qui faisons partie du commun des mortels, qu'en moralistes, c'est-à-dire dans ses nouvelles applications décevantes et si angoissantes.

La guerre de 1914 a amené un premier déséquilibre dans la vie des peuples, c'est évident, mais plus encore, ou d'une façon plus directe, dans la vie de chacun. L'unité monétaire n'était plus ce qu'elle avait été. Elle devenait un mensonge, car lorsque l'argent, ou le signe qui le représente, ne répond plus à sa valeur réelle, l'unité monétaire est une duperie. Les travailleurs qui savaient qu'un penny, un sou ou une piastre avaient leur valeur intrinsèque et que piastre, sou ou penny pouvaient servir à un achat, modeste sans doute, mais à un achat tout de même—ne serait-ce que celui d'un pain — n'ont pas été peu désappointés lorsque, du jour au lendemain, ils se sont trouvés en face d'une situation où l'unité monétaire faussée dérangeait l'équilibre financier des Etats — et ce n'est pas ce qui les touchait le plus — mais aussi l'équilibre budgétaire de la famille.

Première imposture. La moralité des Etats, en même temps que la leur propre, recevait une première atteinte. Il fallait à l'imposture officielle opposer, non pas la résistance, mais une sorte d'accommodement nécessairement un peu sournois, qui était lui-même une imposture. L'échelle des valeurs se présentait sous un jour nouveau et il ne pouvait plus être question de travailler en base d'une unité monétaire devenue un mythe. Dès lors la question sociale naissait ou, du moins, passait de la théorie à l'action. Et les difficultés intérieures des Etats se sont trouvées alourdies d'un poids singulièrement obsédant.

Pendant les vingt années de paix précaire, de 1918 à 1938, l'unité monétaire devait changer plusieurs fois d'assiette en renouvelant son mensonge. On aspirait partout, dans les classes humbles plus encore que dans les autres, à une restauration de l'économie qui apporterait à la vie quotidienne cet équilibre nécessaire pour maintenir la dignité de la famille. Mais en vain. L'argent dansait une folle sarabande qui emportait dans le tourbillon de son désordre les consciences et, souvent, l'honneur. Ce fut une époque bien triste, mais dont la tristesse et la pauvreté morale étaient quand même camouflées, à la fois par une dernière apparence de décence et par un secret espoir entêté.

La guerre de 1939 et surtout ce début de l'après-guerre allaient nous réserver de pires déceptions. Il n'y a plus d'unité monétaire sinon dans le jargon des financiers. Même la situation d'il y a six ans paraît aujourd'hui, par comparaison, comme providentielle. Où en sommes-nous ? Le monde, et chacun de nous, nous avons tous perdu la tête. Nous vivons dans le mensonge et courons, éperdus, après le fantôme d'un équilibre disparu à jamais.

L'argent a besoin d'un ordre stable pour régler l'ordre quotidien de la vie. Cet ordre n'est plus et

nous voyons, autour de nous, toutes les conséquences funestes du déséquilibre. Les rapports de peuple à peuple s'en ressentent et le moral de l'individu, partout, est tombé très bas. C'est seulement le jour où sera réalisé le miracle de redonner à l'unité monétaire sa valeur d'antan que le monde pourra respirer et se décrasser de la poussière et de la pourriture dans laquelle il est en train de s'enliser, insoucieux des valeurs spirituelles.

Si l'argent a besoin d'un ordre stable, il a besoin également d'être respecté pour que son usage ne soit pas nocif. Il y a quarante ou cinquante ans, dans les familles férues de traditions, menant avec dignité une existence un peu étouffée, mais sage et raisonnable, l'argent, encore qu'il fût apprécié, n'était pas un sujet de conversation devant les jeunes, et à lui s'attachait une crainte superstitieuse.

Dans ces temps éloignés qui nous paraissent maintenant légendaires, il n'y avait pas entre le riche et celui qui ne l'était pas, entre le patron et l'ouvrier, ce fossé qui les sépare dans une opposition sans remède. La démocratie n'est qu'un mot, et un mot dangereux si la vie des hommes est malheureuse. Nous vivons en démocratie. Mais j'ai bien peur qu'elle ne soit que verbale, parce que je vois partout la haine qui défigure les visages.

Je parle en moraliste, mais j'attends que les économistes, les financiers, les politiciens, tous les beaux parleurs à l'abri du besoin, cessent de nous gaver de théories vaines. La moralité est en baisse parce que l'argent n'a plus de mesure réelle. Et c'est parce qu'il en faut beaucoup, et encore plus, et toujours plus, qu'on est prêt — et combien sont excusables — de le ramasser jusque dans la boue. Pour vivre ou pour ne pas mourir, une petite quantité d'argent ne suffit plus. Broyés par la meule du malheur, comment aurions-nous

la force de fuir les compromissions et d'écouter la voix de plus en plus affaiblie de la conscience ?

Quand nous étions jeunes et qu'on parlait devant nous de millions, les chiffres nous paraissaient alors astronomiques mais respectables. Aujourd'hui, c'est par milliards qu'on parle, et cela ne nous impressionne plus. Car nous avons perdu jusqu'aux notions élémentaires de la vie intérieure, tournés fiévreusement, non vers l'avenir, non même vers le lendemain, mais vers le seul jour présent, remplis de cette inquiétude sans noblesse qui marque l'effort dispersé de l'homme en suspens entre le regret du passé et l'indifférence de l'avenir. — 4 Avril 1946.

* * *

PRINTEMPS 46.

Les grands vents de mars nous les avons eus en février, et dans les rues balayées par des tornades jusqu'ici inconnues de nous, nous avons lutté contre la vitesse de ces vents imprévus, sous un ciel gris, dans une folie de mouvement presque immobile.

Et ils sont partis ces vents venus d'ailleurs on ne sait d'où, de quelque part du ciel immense, de quelque coin de la terre si grande, si grande... Ils sont venus et ils sont partis. Enfant, ce mystère du vent qui souffle et ne souffle plus m'avait bien étonné et toutes les explications scientifiques ne sont jamais parvenues à m'ôter le goût de ce mystère spécial, de cette image persistante du ciel sombre, des heures froides, du dénuement de la nature. Je savais que la sévère avalanche de vent, sa palpitante frénésie de tristesse, la folie théâtrale de tels éléments, marqueraient dans quelques semaines, quelques jours peut-être, l'éclatante revanche du printemps.

pas la nature, mais il n'est pas et ne peut pas être que cela sans que nous décrétons notre honteuse faillite et notre déchéance définitive. Il y a une dignité de l'être, notre propre dignité, qui commande à notre volonté d'agir et de prendre part à la gestation universelle d'un monde, sinon tout à fait nouveau, du moins un peu modifié. Le bonheur est-ce vraiment ce qui ne dure pas ? Je ne sais et ne désire pas le savoir, mais le bonheur n'est pas une affaire seulement personnelle, ou alors il n'est pas. C'est un contentement généralisé, et nous n'avons jamais été vraiment heureux, si, près de nous, notre prochain souffre, si nous écoutons le gémissement de sa douleur et si l'égoïsme qui sommeille au fond de chacun est gêné par le spectacle du malheur d'autrui. Je ne suis pas de l'avis du moraliste et, en tout cas, je ne vois pas que désormais le tragique de la vie est d'aimer exclusivement ce qui est éphémère. Autrement nous cultiverions avec un raffinement cynique le goût d'un désespoir sans issue. Nous pouvons aimer ce qui est éphémère comme nous, mais nous pouvons aimer aussi — et nous le devons — ce qui ne l'est pas, ce qui constitue, à travers le siècle, l'impondérable fil qui rattache les hommes les uns aux autres, le lien subtil qui fait la vraie grandeur de la vie, laquelle se continue par delà la mort, la poussière et l'oubli.

Printemps de 1946 ! Comme il est beau en dépit de toute la tristesse du monde, en dépit des menaces et des malheurs en suspens ! Mirage providentiel, miroir magique des bonheurs épurés ! Printemps de 1946, pareil sans doute à tous les printemps, mais plus pathétique de venir après tant d'années douloureuses où la méchanceté gouvernait le monde, où la mort était devenue le pain quotidien de la pauvre humanité épuisée ! Printemps de 1946 qui nous gonfle d'une sève nouvelle, d'une richesse intérieure dont nous avons perdu le secret ! Printemps de 1946, mélange confus

Enfant, adolescent, jeune homme et aujourd'hui presque vieux, j'ai toujours relu, avec la même émotion, dans le grand livre de la nature, la tragédie annuelle au dénouement heureux, du printemps vainqueur de l'hiver et de la joie plus forte que la tristesse.

Je regarde ce printemps de 1946 avec la fiévreuse exaltation du désir qu'il soit plus victorieux qu'aucun printemps, plus riche d'espérance, plus lourd d'humanité radieuse. Tous les pays de la terre n'ont pas connu, au même degré, les ravages de la guerre, mais il n'est pas un seul qui n'ait, au moins par ses conséquences indirectes, souffert d'elle et vécu des heures de dévastation physique ou morale. Nous étions habitués à un rythme de vie, et ce rythme-là a été rompu et partout, partout, on s'est trouvé soudain comme au bord d'un abîme, réveillés de l'assoupissement dans lequel s'écoulaient des jours sans relief. Leur banalité, que nous touchons maintenant du doigt, nous effraye pour peu que nous méditations sur nos vains gestes d'avant 1939, les gestes d'une vie marquée par la mort, d'une vie pauvre de sentiments, d'une vie toute occupée de sensations où l'essentiel manquait, de la vie misérable et prétentieuse qui nous faisait attacher les yeux à la terre et détourner nos regards du ciel que nous ne savions plus voir.

Mais ce printemps de 1946, le premier véritable printemps de l'après-guerre, nous trouve, quoi que nous fassions, quelque tricherie que nous nous permettions à l'égard de nous-mêmes, plus conscients du précipice que nous avons à nos pieds et de l'effort qui s'impose pour une lutte qui nous sauve, et, avec nous, nos semblables et toute la terre.

Le printemps est à l'habitude la saison de la douce ivresse, des promesses joyeuses, de l'amour léger, des frémissements heureux. Ce printemps de 1946 est cela aussi, parce qu'on ne refait pas l'homme et on ne refait

et magnifique de sentiments durables et de sensations passagères ! Printemps de 1946 reportant les vieux à des printemps anciens qui avaient le goût exquis de bonheurs modestes et sages, et jetant les jeunes dans la fièvre d'un avenir glorieux et sans limite !

Mais viendra-t-il jamais un printemps qui se suffise à lui-même et nous retrouve, pour un temps, coupés du passé et de l'avenir, un printemps qui nous exalte de ses seules délices présentes ? Nous avons l'entêtante nostalgie de printemps merveilleux de simplicité à la fois sans regret et sans certitude. Aux époques les plus reculées — et c'était l'âge qu'on appelait barbare — nous imaginons le printemps qui éclate soudain de toutes ses fleurs dans une brise légère, mouillé de soleil et de rosée. Sur le chemin qui va inexorablement de la vie à la mort, les mois les plus adorables de l'année, ces mois nuancés où la lumière n'est pas seulement la lumière, où la douceur est plus que la douceur, où l'amour, même impatient, s'accompagne de rêve, représentent la halte divine du repos dans le mouvement. Félicité aérienne et ravissante ! Le printemps est-il encore une tromperie bienfaisante de la nature ? Et bénis soient-ils quand même, bénis les printemps élémentaires dont les jours parfumés et les nuits scintillantes forment la féerie du bonheur invisible. — *12 Avril 1946.*

*
* *

LA GUERRE PROCHAINE ?...

Du train dont vont les choses, les peuples vont peut-être connaître les horreurs des révolutions. En tout cas, on les menace déjà des horreurs redoublées d'une prochaine guerre. Est-ce que les peuples ne sont pas guéris ? Est-ce que les catastrophes de la dernière

guerre et les calamités de l'après-guerre n'ont pas mis au coeur de tous la haine farouche de la guerre ?

Est-ce qu'il n'est pas fini le temps où les hommes — et les femmes elles-mêmes — voyaient dans la guerre et ses excès la plus sainte manifestation de la virilité nationale ? Les discours de ces derniers jours, les intrigues qui se nouent, les fausses amitiés qui se dénouent, il n'y a là rien de rassurant. Quelle ombre atroce sur l'âme humaine, surtout l'âme des chefs qui peuvent, d'un jour à l'autre, jeter le monde dans une boucherie encore plus meurtrière !

Il n'y a pas d'arguments, si forts soient-ils, il n'y a pas mesures, si prudentes soient-elles, qui puissent empêcher que les guerres éclatent quand elles doivent éclater, c'est-à-dire quand les nations dites "civilisées" en arrivent, à force de prétendue civilisation, à convoiter, pour les civiliser, des territoires non civilisés, et à vouloir étendre les bienfaits de leur civilisation sur des territoires à leurs yeux moins civilisés que les leurs. Car c'est l'argument officiel de toute guerre. L'esprit de conquête n'avoue jamais ses vrais desseins. Sur la bouche des guerriers ou de ceux qui les mènent fleurissent toujours les plus nobles propos. On fait la guerre contre des hommes — pour l'humanité ! On décide qu'on tranchera des vies humaines — pour faire triompher les principes éternels ! On créera de la souffrance, on fera des veuves et des orphelins, on tuera par millions des innocents, on organisera la misère des vaincus faibles pour le bonheur des vainqueurs plus forts.

Mais le bonheur des vainqueurs eux-mêmes, quelle plaisanterie désormais ! Nous voyons bien, après la leçon de la guerre totale, que personne n'est plus heureux et ne saurait plus être heureux. Vainqueurs ou vaincus, il n'est que des degrés dans le malheur commun. Comment les peuples peuvent-ils admettre que les chefs qu'ils respectent ou qu'ils ont respectés continuent à

penser à la guerre ? Et que font-ils, sinon d'y penser, sinon d'agir comme si elle était fatale, et de nous parler de paix et de concorde, quand ni leur esprit ni leur coeur ne sont pacifiés ?

C'est un affreux spectacle que nous offrent les Alliés d'hier, se dressant les uns contre les autres, chacun voulant, pour des théories dont l'efficacité n'est pas encore prouvée, imposer ses vues nationales ou sociales, sans se soucier des conséquences inévitables dont la dernière est toujours la guerre. Si jusqu'ici l'humanité n'a pas progressé sur le chemin de l'amitié; si, après la dure expérience de 1939 à 1945, nous en sommes encore à nous jalouser et à nous haïr, c'est que les peuples ont été constamment trompés, c'est qu'on ne veut pas qu'ils voient clair, c'est qu'on veut les maintenir — quel que soit le régime qu'on leur donne — dans l'aveuglement et l'envie.

Il n'y a pas moyen d'excepter un seul Etat de responsabilités qui incombent à tous. Personne n'est à l'abri des critiques, qu'on défende les traditions ou qu'on les combatte, qu'on soit pour le passé ou pour l'avenir, qu'on veuille d'un monde nouveau ou seulement d'un monde renouvelé. Aucun Etat, aucun chef, aucun politicien ne pense au bien général de l'humanité, mais au bien limité d'une communauté nationale, et c'est en cela que réside le néfaste sophisme des bavardages sur la paix pour laquelle nul n'est prêt à consentir les sacrifices nécessaires.

Qu'ils cessent de nous parler de civilisation ceux qui, à gauche ou à droite, prétendent la défendre. Nous finirons par haïr le mot de "civilisation" qui ne représente plus rien à nos yeux. La civilisation, qu'est-ce que c'est désormais ? Un mal mystérieux. Nous n'admettrons jamais, dans la simplicité de notre coeur et la rectitude de notre esprit, qu'il faille encore d'une guerre pour que le bien naisse enfin du mal.

Le prix de la vie n'est-il pas le même s'il s'agit d'un homme blanc ou d'un homme de couleur, s'il s'agit d'un grand peuple fort ou d'un petit peuple faible ? L'humanité vient d'apprendre à ses dépens, non seulement la cruauté et l'inutilité des guerres, mais encore qu'elle est le pire des expédients inventés par la perversité de la politique. Existe-t-il, à parler honnêtement, un seul cas où l'intelligence, la compréhension, la sagesse présidant aux débats entre peuples, on ne puisse trouver une solution équitable à tout conflit, de quelque nature qu'il soit ? Or, nous sommes menacés de révolutions localisées ou de guerre collective. Sera-ce pour demain ou après-demain ? A moins d'un miracle, nous n'éviterons ni les unes ni l'autre. Nous sommes à la croisée des chemins et il n'est que temps de choisir entre la réaction salutaire des peuples et leur soumission humiliée.

Ce n'est pas être pessimiste que de voir le péril, car l'espoir ne meurt pas au coeur des hommes, et c'est de la claire vue des choses que peut seulement naître le courage de l'action. L'heure est trouble et nous avons le droit d'être inquiets. Mais ayons confiance quand même et n'aidons pas à la psychose de la peur entretenue par le déterminisme astucieux des hommes politiques. S'ils est bon que les peuples s'exaltent pour les grandes idées et les grands sentiments, il s'agit de savoir cependant si la guerre mérite qu'on s'exalte pour elle et si elle ne renverse pas, par définition, l'ordre des valeurs morales. — 27 Avril 1946.

FAMINE ET FAILLITE

Quel héritage nous a donc laissé cette guerre ?
Pouvons-nous dire que le premier moment de stupeur joyeuse passé, ce premier moment où les peuples n'ont plus entendu l'éclat meurtrier des bombes, ce premier moment, le seul réconfortant, d'une guerre qui a épuisé l'homme au delà de ses forces physiques et morales, pouvons-nous dire qu'après ce premier moment, le seul qui fut éclairé d'une lueur d'espérance, les hommes ont connu le bonheur, ou seulement entrevu les portes invisibles qui devaient nous conduire vers la nouvelle Terre Promise ?

En vérité, nous vivons des jours atroces, les pires jours de la pire période de l'histoire humaine. Nous trainons le poids des erreurs accumulées par les chefs indignes ou imprévoyants qui gouvernaient le monde, et le gouvernaient non dans le culte de l'amour, mais dans celui de la haine. Or voici qu'aujourd'hui — on dirait que c'est une fatalité historique qui continue — des chefs nouveaux s'appêtent à commettre les mêmes erreurs et secouent devant les peuples, ces groupements nationaux, les oripeaux du manteau des fausses gloires, prétendant faire passer les conditions nationales avant les considérations humaines, renversant l'ordre de la création et refusant le commandement divin.

Nous ne sommes pas heureux, c'est un fait. Nous sommes dévorés d'inquiétudes et ravagés de dégoût. Entre la vérité et le mensonge, un duel singulièrement habile présente, à nos yeux troublés et à notre esprit terrifié, les masques d'une vérité et d'un mensonge qui, se distinguant à peine l'un de l'autre, ajoutent à la confusion de l'intelligence et aux défaillances du caractère. Au reste, ce duel peut se continuer sans nous, en dehors de nous. Les pauvres humains ont main-

tenant des préoccupations moins philosophiques et plus urgentes. Ce n'est pas le moindre malheur de ce temps qu'il faille nous désintéresser des problèmes de l'esprit et faire face immédiatement à des problèmes matériels dont dépendent la vie et la mort de millions de créatures.

Nous ne pensons plus au danger de la bombe atomique, au chantage qu'il constitue, aux catastrophes qu'il laisse prévoir. Mais qu'est-ce que ce danger si on le compare à celui, combien plus menaçant, de la famine ?

Voilà le péril nouveau. On prévoit, mathématiquement, la mort de millions d'êtres, la mort au milieu des souffrances, la mort lente, la mort lucide, la pire des morts. Le péril existe, et il faut lutter pour l'écartier. Mais les divers gouvernements du monde sont-ils vraiment disposés à engager une lutte solidaire, une lutte sans arrière-pensée ? Je me demande aujourd'hui en présence de la terrible leçon de choses que nous valent la guerre et ses conséquences, s'il ne vaut pas mieux, somme toute, se nourrir de moins d'idéalisme et s'il n'est pas plus pertinent qu'à la base du code des sociétés, il y ait désormais une sorte d'égoïsme pratique et que nous y participions tous dans un même esprit de conservation ? L'altruisme et la solidarité ne sont pas une même chose. L'altruisme, sentiment exceptionnel, peut susciter des héros et des saints, mais est-il capable de fonder des sociétés durables et de créer des moeurs normales ?

Famine et faillite ! Sinistre bilan dont le passif doit être supporté par tous. Est-il un seul gouvernement qui soit satisfait ? Est-il un seul peuple qui se soit engagé dans le sentier de la paix ? Est-il une seule nation qui ait résolument renoncé à jamais à la guerre, au moins comme moyen de pression — ou

de persuasion ? Tout de même, de l'extrême malheur peut et doit sortir un motif de salut. Les hommes ont prouvé, il est vrai, leur incapacité à résoudre jusqu'ici le problème de la vie collective non plus que celui de la vie nationale. Car, et Valéry avait raison, "ce qui est vital est masqué par ce qui est de simple bien-être. Ce qui est d'avenir par l'immédiat. Ce qui est très nécessaire par ce qui est très sensible. Ce qui est profond et lent par ce qui est excitant." Mais cette incapacité n'exclut pas l'effort que l'univers a réalisé, qu'il réalise encore, qu'il réalisera davantage pour approcher de plus en plus, non du but final qui échappera toujours à l'initiative humaine, mais d'une réalité sociale approximative où réside l'ultime espoir des peuples toujours déçus et jamais découragés. Si nous ne prétendons pas faire un pas de géant dans le chemin des légitimes espérances, si nous n'envisageons que de parvenir à une étape, si nous avons une ferme volonté de paix, si nous savons résister à la séduction des faciles promesses — peut-être aurons-nous alors commencé d'améliorer les conditions de la vie individuelle dans le cadre élargi de la vie collective, peut-être aurons-nous commencé d'écrire la première page de l'histoire pacifique du monde.

Ah ! nous avons été bien près de connaître le misérable ordre allemand. Aucun ordre ne nous tente s'il prend une épithète nationale, ordre qui sera par là, forcément, un ordre intéressé à une politique déterminée. Un ordre allemand, un ordre russe, un ordre anglais ou américain ou français, bref un ordre européen ou asiatique ne peuvent nous apporter que la livrée d'une contrainte.

Le seul rêve à la réalisation duquel les peuples devraient s'efforcer, c'est le rêve d'un ordre simplement humain, remplaçant les fameux ordres sociaux, frangés

trop souvent d'écumes sanglantes, ces fameux ordres incapables d'organiser, dans la justice et la probité, l'ordre tout court. — *30 Avril 1946.*

FATALITÉ DE L'HISTOIRE

Celui qui, le premier, a prétendu que l'histoire est un éternel recommencement a dit une grande sottise. Il a confondu le réflexe des hommes avec la logique de l'évolution. Aucun événement n'est semblable à celui de la veille, et si la marche du temps procède, parfois, avec des hésitations et des reculs, elle n'assure pas moins le bond final qui, entre hier, aujourd'hui et demain, délivre l'avenir de l'empire du passé.

Qui peut soutenir que les temps que nous vivons soient pareils à d'autres ? N'y a-t-il pas une coupure radicale entre ce qui fut et ce qui est ? Notre temps est couvert de nuages et, dans notre ciel, les orages se succèdent. Sachons voir, sachons deviner derrière l'amoncellement des menaces la lueur lointaine qui doit infailliblement — à moins que l'humanité périsse — éclairer le monde qui va naître.

Non, l'histoire ne se renouvelle pas, du moins pas cette fois. S'il est un enseignement qui ne souffre aucune contradiction, c'est celui de l'évolution qui nous porte toujours en avant et qui, à une avance acquise, fait succéder une avance nouvelle. La réaction n'est qu'un accident de route, de la route de l'histoire, et l'effort le plus misérable est celui que tentent les hommes ou les nations quand ils veulent s'en tenir à des théories sociales ou politiques (modifiées uniquement dans la forme) déjà condamnées par ceux qui ont souffert de la guerre, qui veulent autre chose, qui veulent que le destin des peuples ne soit plus un excès de misère

ou un excès d'asservissement, qui veulent, en un mot, sortir de la solitude nationale pour entrer dans la solidarité internationale.

Où se réfugie le secret du salut, et n'aurons-nous pas tout perdu quand nous aurons perdu jusqu'à l'espérance ? Le triste bilan des événements actuels est signe de l'étendue des misères de la guerre totale ; mais au lieu de la paix totale que nous attendions, qu'avons-nous ? La menace d'une guerre encore plus totale, l'effervescence coupable de chefs divisés, d'ennemis dont, tour à tour, la courtoisie et le cynisme marquent des intentions et des buts implacables et contradictoires. Ils savent, ces chefs, que l'étendue inimaginable de la misère des peuples, misère sans précédent, laisse momentanément ceux-ci à la merci de leurs convoitises politiques. Le chantage de la faim est une arme singulièrement efficace, mais une arme à double tranchant. S'ils s'assurent un triomphe provisoire, ils soulèvent en même temps une colère contenue et le germe des révolutions futures. Le chantage de la faim, la générosité conditionnelle, l'aide calculée, ne sont qu'une fausse monnaie, la forme affectueuse d'un méprisant dédain.

Mais les peuples ont faim, ils ont un torturant besoin de manger. Qui, dès lors, leur reprochera de servir le dessein des ambitieuses politiques ? Il y a, outre le noble et mystérieux intérêt de conservation de l'espèce, un intérêt de conservation individuel. Celui-ci encourage et excuse les abandons et jusqu'aux trahisons. La misère est sœur du vertige, du tourbillon qui emporte et la dignité et le libre arbitre. La voici exploitée par les nouveaux Shylock de la politique internationale.

Homme, disent-ils, tu as faim, attelle-toi à notre char et tu mangeras. Mais tu es libre de mordre la poussière et, dans la terre qui ne te nourrit plus, de creuser

ta tombe. Veux-tu te dissoudre dans le charnier natal et n'être plus qu'un demi-vivant dans l'immense cortège des morts ? Vis avec nous ou meurs par nous.

Terrible dilemme ! Le coeur est étreint par la laideur d'un tel marchandage mais comment y échapper ? Les intérêts des grands n'entendent pas être troublés par les espérances des petits, ces pauvres espérances qui se réduisent "à vivre dans un monde qui ne serait pas inhumain". Que d'autres admirent l'audace des puissants, leur affreuse mécanique politique et leurs abdications; nous, nous avons le devoir de dire et d'écrire pour notre sphère d'action, si petite qu'elle soit, que c'est ainsi que la guerre est rendue inévitable. Aujourd'hui même, et alors que la victoire d'hier si coûteuse commandait une liquidation franche des erreurs qui ont failli faire de nous des vaincus, où découvrons-nous des traces d'une sincérité politique quelconque ? Des chefs, ici et là, préconisent un replâtrage en camouflant les régimes condamnés. Ils forcent par leur mensonge continu ceux qui ne pensent pas comme eux — individus ou Etats — aux moyens dilatoires de naguère, aux habituelles intrigues internationales. Il n'y a rien donc de changé sinon en pire, et, certes, s'il y a un peu plus de brutalité ou de franchise cynique dans les décisions de chaque Puissance, c'est toujours le même chemin qui nous mène d'une erreur à l'autre.

Le plus beau courage, le seul courage utile eût été de faire moins de politique et de trancher honnêtement dans le vif des problèmes. La politique ce sont les hommes qui la font, et les hommes sont sujets aux variations les plus extravagantes sur un thème toujours identique. Ce qui manque par dessus tout à tous, c'est le sens de l'évolution et de la réalité, et cela c'est toute la fatalité de l'histoire.

Grâce au chimérique droit des peuples de décider de leurs régimes, on laisse la porte ouverte à des aventures longuement prévues par ceux qui entendent en bénéficier. Cette prudence voulue de la Charte de San-Francisco crée une impasse particulièrement grave, car l'énergie de ceux qui ont lutté pour le bon combat les a soudain abandonnés. Victimes ou profiteurs, leur timidité ne s'explique que par le jeu des rivalités détestables et inadmissibles. Ainsi la catastrophe de la guerre est déjà dépassée par la catastrophe de la paix. Nous sommes en plein chaos, et avec la meilleure volonté on ne sait vers qui ni vers quoi se tourner.

Un seul fait domine la politique de l'avenir : il n'est de force vraie, de force vivante, de force agissante que par les peuples et pour tous les peuples du monde. Les cruautés qui constituent — comme l'a dit un poète en parlant de la douleur humaine — la rançon dont une partie des hommes paie toujours le bien-être des autres, furent longtemps à la base de la conception de l'ordre public. Or, ces mêmes cruautés sont toujours là. Elles nous guettent et, pour peu que nous nous révoltions contre une situation qui nous épouvante, nous sommes écrasés par la double puissance de l'argent et du canon.

On n'accepte de changement que par la force spirituelle ou matérielle et c'est du choc entre l'une et l'autre, que naissent les révolutions. On est toujours les acteurs, parfois inconscients, des grands mouvements qui mènent l'humanité vers un but dont la grandeur d'abord la dépasse et bientôt l'excède.

Entre le rêve d'un monde meilleur et la réalité qui se prépare, il existe une disproportion décevante. Que l'on renonce à nous bercer de la chanson pacifique, si on ne doit la chanter que du bout des lèvres. Ce qui

serait irrémédiable et sonnerait le glas de tout espoir, c'est que nous nous rendions compte, un jour, que pour la grande œuvre de salut nous n'avons à compter que sur des chefs médiocres. — *10 Mai 1946.*

*
* *

L'INDICE D'UNE TYRANNIE.

Tous, tant que nous sommes, nous voici atteints d'une nostalgie d'autant plus troublante qu'elle évoque un temps de relative tranquillité dans un temps d'insécurité totale. Le rêve, l'évasion de l'esprit, l'effervescence de l'imagination, le repos dans l'invention spirituelle sont-ils désormais interdits ? Sommes-nous plongés sous le joug des philosophies arbitraires ? Etrange époque que celle-ci où tout est remis en discussion ! On veut que du passé il ne soit plus tenu compte, comme si l'humanité était née d'aujourd'hui. Parce qu'une falsification de la réalité sert aux spécieux arguments des maîtres actuels de la politique, on prétend nous priver du plus précieux des biens : la faculté de sympathie.

L'homme ne peut vivre sans la chaleur de l'esprit et l'amitié du cœur, et on ne lui apprend qu'à haïr ! On le soumet à l'obligation de désertier le chemin de la libre appréciation. Ses intentions mêmes sont censurées et l'on s'acharne à commander jusqu'à ses réflexes. C'est l'indice d'une tyrannie qui ne peut subsister que par l'appauvrissement de l'esprit et la peur collective. Voici que commence le temps de la lâcheté — et celui de souffrir. — *21 Mai 1946.*

PLACE AUX JEUNES

A ce tournant de l'histoire du monde, le plus difficile de tous les temps, que pouvons-nous ? Est-ce nous, les vieux, ou ceux dont la jeunesse s'est évaporée en dispersements capricieux, en fantaisies inutiles, ou encore en agitations pour la vaine conquête d'un argent qui nous brûle aujourd'hui les mains, est-ce nous qui pouvons marquer une autorité quelconque dans la proposition d'un choix pour l'organisation de l'avenir, ou même du présent immédiat ? Non... Et ce non, je voudrais qu'il ait le tranchant d'un couperet pour détruire nos prétentions et notre orgueil absurde. Passons la main, maintenant que s'offre à nous pour le plus pathétique combat, une jeunesse libre de toutes attaches avec les philosophies périmées et les doctrines égoïstes. Les jeunes ont sur nous l'avantage qu'ils sont réfractaires aux coupables cristallisations du temps que nous avons vécu. Leur esprit est une matière vierge où les tâtonnements du début sont déjà influencés par un climat exceptionnel. Ces jeunes, les jeunes d'aujourd'hui, s'ils ont toujours la magnifique vivacité de leur âge, n'en sont pas moins marqués du sceau d'une gravité tragique. Comme tous, mais à l'avant-garde de tous, ils sont à la recherche d'un ordre nouveau à installer dans un monde qui tombe en pourriture, monde désormais informe après avoir été, pendant de longs siècles, bien nettement défini.

C'est vers eux que nous tournons les yeux et nos espoirs. Peu d'entre nous, surtout parmi les hommes vieillissants, ont la force de secouer le joug du passé, ou du moins de choisir parmi les innombrables passés ; bien peu ont la volonté de se rajeunir, la volonté ou les possibilités. Le plus grand nombre reste accroché

à des vérités anciennes devenues de dangereux préjugés. La jeunesse en action oublie, pour un moment, les jeux gracieux et les rêves ailés. Sa fougue ne se perd plus en fantaisies adorables, car les jeunes sont les combattants volontaires de la nouvelle lutte sociale. Valéry avait raison de dire : "Les habitudes, les ambitions, les affections contractées au cours de l'histoire antérieure ne cessent pas d'exister, mais ils sont insensiblement transportés dans un milieu de structure très différente ; ils y perdent leur sens et deviennent causes d'efforts infructueux et d'erreurs." Ajoutons que, dans leur précipitation et leur incohérence, les événements ont confirmé la vision d'un monde qui ne peut plus, s'il ne veut pas mourir de ses convulsions, se suffire de bases ébranlées.

C'est encore les jeunes qui s'offrent au martyre, c'est leur vocation et leur mission éternelle. Mais ce n'est plus seulement le martyre pour une image tangible, pour la préservation d'une patrie, c'est désormais le sacrifice à une idée, à une cause plus vaste qui dépasse le fini des frontières pour embrasser l'universalité humaine. Et qu'importe si des rhéteurs traitent de chimérique cette généreuse impulsion des jeunes, l'entreprise de donner une forme cohérente à des vues encore confuses, de créer un statut humain sur les ruines accumulées par les nouveaux barbares qui, hélas ! ne se sont pas trouvés uniquement dans le camp des agresseurs ?

Et c'est toujours des jeunes, eux que n'ont pas encore touchés les stigmates de la vie, forcément vicieuse à la longue, que nous attendons les actes définitifs. L'homme mûr, le vieillard sont bientôt revêtus d'une carapace d'égoïsme comme l'escargot de sa coquille. La pureté est jeune et divine. Eux seuls, à peu près, sont capables d'offrir volontairement leur vie, sans autre calcul que celui de servir.

L'univers ne se contente plus de dissertations philosophiques, il veut connaître des temps clairs où aucune brume de l'esprit ne projette d'ombre sur la réalité de la vie. Les jeunes ont toujours fait la guerre, sans jamais l'avoir voulue. Une volonté étrangère s'impose qui les envoie à la mort. Comme dit l'autre : "Alors que les meilleurs s'y font tuer, les habiles trouvent toujours les occasions de gouverner contre la justice ; ce qui est surtout laid dans la guerre, c'est l'esclavage qui la prépare et l'esclavage qui la suit." On a tenu longtemps la guerre comme une affaire de jeunes, parce que, précisément, elle est un réflexe, une action, un sacrifice. Mais aujourd'hui les jeunes raisonnent et ne consentent plus que le sacrifice et la mort fassent d'eux des dupes frustrées. Si demain doit avoir le même visage qu'hier, ils refusent de servir de litière sanglante à ceux qui courent au pouvoir en foulant aux pieds les cadavres. Après que l'effort des meilleurs a été d'élever l'humanité à un certain niveau de morale et d'harmonie, les efforts des bénéficiaires actuels de cette ascension prodigieuse tendent malheureusement à les déshonorer à leur profit.

Le temps n'est plus où nous chantions imprudemment avec le poète : "Soyez béni, mon Dieu qui donnez la souffrance..." La souffrance à laquelle nous sommes soumis n'a plus rien de noble ni d'utile, c'est la souffrance gratuitement imposée par de solennels dupeurs.

L'exaltation des jeunes doit s'exercer sur les objets dignes d'eux. Les jeunes sont près du peuple qu'ils comprennent. Ils sont le peuple lui-même, ils sont l'expression la meilleure de la volonté unanime des nations que rien ne viendrait troubler s'il n'y avait les arbitraires barrages élevés par les puissants de la politique. L'action des jeunes a désormais pour principal but le renouvellement social. L'être humain n'a été que trop dégradé, et n'est-il pas temps, comme le dit

Jacques Maritain, "de remonter jusqu'à la source des énergies spirituelles qui peuvent relever les forces naturelles des hommes à un degré où elles dominent vraiment l'histoire" ? Non l'histoire comme l'écrivent les politiciens, mais l'histoire vraie de l'homme, et encore plus que celle des nations.

Moins que dans un monde endormi, nous vivons dans un monde douloureux et éveillé. Ne nous attardons pas à l'affreuse laideur qui suit la guerre, quand les hommes affamés ont l'air, parce qu'ils ont le pressant besoin de manger, de n'accorder aux valeurs spirituelles qu'un rang secondaire. Ce n'est pas exact. Ou plutôt, à leur insu — tragique conséquence d'un esclavage ignoble — ils servent ces mêmes valeurs spirituelles qui conditionnent les modalités sociales.

C'est pourquoi nous ne reconnaissons pas dans l'altération spirituelle qui forme un masque à l'humanité le véritable visage de celle-ci. Ce visage, nous le devinons, nous le pressentons. C'est le visage sévère et meurtri devant lequel il n'est que de s'incliner. La révolte s'y inscrit en clair, la révolte contre l'injustice et la méchanceté. Même cette souffrance, les bénéficiaires insolents prétendent en faire une monnaie d'échange et la contre-partie de leurs bas calculs.

Plus que les autres, les jeunes sentent le poids de l'injustice universelle et comprennent que s'ils doivent se battre encore et mourir, ce ne sera plus pour un prétexte, mais pour un but. Ils font l'inventaire du capital humain et refusent de défendre autre chose que les droits de l'humain.

Rien n'émeut plus que le spectacle de la nouvelle jeunesse, que le sérieux de son application, que son renoncement au plaisir. Cela reviendra un jour, peut-être il le faut, et nous ne voudrions pas d'un monde sans une jeunesse ivre de sa force innocente. Mais aujourd'hui elle entend se consacrer à une action subs-

tantielle et à une oeuvre de sainteté. Elle est la véritable élite. Et si elle ne le sait pas, nous savons, nous, que dans le grand combat qui se livre entre les forces de l'avenir et du passé, c'est d'elle que peut seulement venir le salut. Tout se fera avec les jeunes et par eux — et s'ils sont vaincus, l'humanité n'aura plus qu'à descendre jusqu'au bout le chemin de la servitude rampante. — *30 Mai 1946.*

(à suivre)

GEORGES DUMANI

POEMES

LA CHANSON DES PETITES FILLES

*Couleur du temps
couleur atone
hier le printemps
demain l'automne.*

*Dans la grand-rue comme un vieux fleuve
toute en méandres encaissés
une souris verte qui savait le serbe
une sauterelle qui courait dans l'herbe
la chanson des petites filles
frisson des rameaux de myrtilles
dans la grand-rue comme un vieux fleuve
toute en méandres encaissés.*

*Sur vos tresses petites filles
on pouvait voir deux papillons
de Saint-Etienne ou de Lyon
en ruban blond
au jeune soir des cheveux sombres
en ruban sombre
dans le soleil des cheveux blonds.*

*Et les vilains petits garçons
faisaient la chasse aux papillons
tout en riant les gros garçons
surgissaient des créneaux de l'ombre
pour s'accrocher aux cheveux sombres
et s'accrocher aux cheveux blonds.*

*Dans la grand-rue dans la rue neuve
de la Font-vieille à la Font-neuve
sur les chemins au bord des fleuves
petites filles vos chansons
appelaient les petits garçons
souris verte dans l'huile
sauterelle dans l'eau
et puis voici un escargot.*

*Est-il encor de ces garçons
est-il encore de ces filles
puis-je tirer tes cheveux blonds ?*

*Couleur du temps
couleur atone
hier le printemps
bientôt l'automne.*

* *
*

L'AMITIE.

*L'amitié aux rudes épaules ; l'amitié au sûr visage ;
l'amitié aux yeux lumineux.*

*O mon cher camarade ! Des écailles constellent
ta bure de pêcheur. Et tu attends, les mains crispées,
la poitrine offerte, puisque des coups vont tomber et
vont tomber sur moi.*

*Et toi, toujours fidèle ! La même vertu limpide
emplissait les rêves de nos vingt ans. Des mots pronon-
cés faisaient jaillir les cités justes, à l'heure où la paix
du soir enchantait notre chemin. Des rosiers flam-
baient sur les murs de pierres sèches. L'éphipigère criait
dans les vignes. La pureté du ciel accueillait nos espoirs
fraternels.*

Regard qui devine un regard et l'approuve, regard de l'amitié ; car le regard de l'amour n'est que celui qui guette et s'inquiète. Pure courbe des lèvres qui sourient ; des lèvres de l'amitié ; car la fièvre brûle et dessèche la lèvre impérieuse de l'amour.

* *
*

LES GUERRIERS PACIFIQUES.

Souvenirs de la drôle de guerre

*Ils étaient cinq guerriers pacifiques,
Des guerriers de jour, pas des guerriers de nuit.
Harnachés, casqués, bottés, cousus de poches,
Et jaillissant de leur bouche
La floraison sans caprice des mots du Règlement,
Ca ç'était pour les jours.*

*Ils étaient cinq guerriers pacifiques,
Des guerriers de jour pas des guerriers de nuit.
Car la nuit les rassemblait sur la grand-route
Pour dévorer les cuirs suant de fatigue,
Pour fondre, confondre, et puis dissoudre
La banalité navrante du drap.*

*Ce n'étaient plus alors cinq guerriers pacifiques,
C'étaient cinq âmes, c'étaient cinq voix.
Ames écoutant la berceuse des fontaines,
Voix qui chuchotaient dans le vent,
Ames plus nues que le blanc Jésus sur sa croix.*

*Et parce qu'ils étaient la nuit cinq âmes,
Et parce qu'ils étaient la nuit cinq voix,
Et parce qu'ils avaient la nuit tant de peine
A nommer, à nombrer, les morts de demain ;
Et que chacun vivait, se fiant aux quatre autres,
Dans le complet dédain de soi ;
Et que leurs regrets
S'entouraient d'une pareille écorce amère,
Et que d'une même joie grosse*

*Ils chantaient Espérance
La fille du cantinier,
L'un pour ses longs cils de princesse byzantine,
L'autre pour d'incassables lacets,
Et le reste pour son nom d'Espérance,
Ils se muaient, le jour venu,
En de très convenables soldats.*

*Ils étaient cinq guerriers pacifiques,
Ils étaient cinq âmes, ils étaient cinq voix.*

Ainsi nos mains ont dix doigts.

MARCEL VIALA.

LE RETOUR DE LA FIANCÉE DE GIVRE

II

LA SAINTE RUSSIE

Après la disparition du chef du train, nos jeunes gens pour se dégourdir les jambes visitèrent les autres voitures. Ils trouvèrent en troisième un compartiment fermé du côté du couloir avec un rideau d'occasion. Ils ne purent s'empêcher de jeter un coup d'oeil à l'intérieur.

Il était occupé par une famille, composée de la mère encore jeune et fort avenante, de cinq enfants et de deux bonnes. Un compartiment pour six personnes serait déjà encombré par tout ce monde, mais il y avait encore autre chose.

Une icône, couverte d'une nappe, de dimensions énormes, se dressait d'un coin à l'autre en diagonale. Des images saintes de diverses grandeurs se voyaient pêle-mêle avec des corbeilles et des paniers, contenant des quartiers de jambon fumé, d'épaisses tranches de lard d'Ukraine, des fruits sucrés et d'autres victuailles, le tout en quantité telle que les occupants du compartiment avaient peine à se mouvoir. En les regardant, Serge ne manqua pas de se souvenir des Orientaux, lors de l'excursion dans la Forêt d'Aly Daniel ... Pour parler entre eux, il leur fallait se lever et se pencher par-dessus la grande icône divisant le compartiment en deux sections triangulaires.

La famille débarqua avant d'arriver à Paris, bien qu'il aurait été commode d'y changer de train

pour Vichy où la mère se proposait de faire sa cure. Quand Serge le lui fit remarquer, elle leva vers lui ses beaux yeux, pleins d'une foi naïve et pure :

—Vous voulez que j'amène mes icônes dans cette Babylone de perdition ? Ah! non, mieux vaut aller aux eaux à pied !

Elle descendit, bien que tout le monde lui affirmait que de cette station il n'y avait pas de train direct pour Vichy.

Il fallait voir cette descente ! La mère et une servante à la tête d'une procession spontanée, portaient à elles deux la grande icône. Ensuite venaient les cinq enfants, tenant chacun des deux mains devant sa poitrine une icône de plus en plus petite, selon l'âge. La seconde servante venait la dernière avec une cassette en vermeil, qui devait contenir une relique. Suivait une demi-douzaine de porteurs occasionnels (il n'y en avait qu'un seul d'accrédité auprès de cette petite gare) avec les corbeilles et les paniers.

La nappe glissa et tomba par terre. Le visage de la "Vierge de tous les affligés" parut. Quelques badauds sifflèrent. D'autres se mirent à rire. Un gamin, arrachant de la tête sa casquette crasseuse, en fit un salut affecté et s'inclina très bas :

—Taisez-vous, salauds ! cria-t-il : ne voyez-vous pas que *Madame la Curée* est à son office ?

Le visage de la jolie Ukrainienne, à tour de rôle, pâlisait et s'empourprait d'indignation.

La "Babylone de perdition" ne saurait donc être évitée nulle part en France ?

—Sainte Russie, où vas-tu ? se dit à mi-voix Serge.

Il chercha du regard Paul. Lui s'égosillait comme les autres.

—Il ne manque que les bannières ! criait-il : quant aux chantres, nous voilà pour servir *Madame la Curée* !

Et il entonna “Allons, enfants de la patrie...”
 —Comment, toi, un Russe... ? Tais-toi, imbécile !
 Serge s'élança vers lui et le tira rudement en arrière :

—Ne vois-tu pas qu'elle a peine à se contenir ?
 Si tu ne respectes pas l'icône ni autre chose, au moins n'agace pas la femme !

Il ramassa la nappe tombée à terre et en recouvrit la Vierge de tous les affligés.

LA DETROUSSEUSE DE PUCES

Serge promenait son désœuvrement à travers Paris. Son compagnon falot était parti pour l'Égypte. Il ne le regrettait point et s'en félicitait même. La conduite de ce petit Napoléon, lors de la procession des images saintes et même avant, dans le cas de Hans Weissmuller (c'était lui qui s'acharnait consciencieusement à l'abrutir et à lui faire perdre toute sa dignité d'“Ober” dont il était si fier !) le lui avait montré sous un jour peu flatteur. Il l'avait définitivement classé parmi les gens bornés qui dissimulent leur mesquinerie derrière une facade pompeuse à bon marché. Il ne comptait plus le revoir.

Dans la grande ville, Serge ne connaissait personne. Pour la première fois dans sa vie, il était absolument seul. Il passait son temps à visiter les musées. Souvent on le voyait à Cluny, devant la grande cheminée où brûlaient d'énormes bûches. Comme à Véliachévo, il contemplait la braise. Habitant tout près, dans la Rue de la Sorbonne, il n'avait que quelques pas à faire pour y être.

Serge aimait la nature, et celle de Paris l'avait aussitôt conquis. C'était la saison où, avant même qu'il n'y eût des feuilles, les fleurs des marronniers,

comme disait Anatole France, "s'allumaient comme des candélabres". En sortant de chez lui, pour se rendre au Jardin du Luxembourg, Serge voyait flamber ces fleurs, blanches et pures, tout le long du Boulevard Saint Michel. Elles lui rappelaient, à leur manière, les anciennes théories des fiancées de givre, le jour de son départ pour la Crimée et bien avant, dans la propriété de son père.

Mystère de l'âme humaine, qui aime se pencher sur le passé, le revivre encore et encore même si, en son temps, ce n'était que douleur et tristesse, même s'il avait mis en cause son salut et sa vie ! Il avait bien raison ce pauvre "Monsieur Nicolas" en disant qu'"il y avait une volupté réelle à regarder le passé". Le passé... Serge a dû plus tard se passionner à des temps, combien plus éloignés. C'est que la souffrance croît en profondeur.

La floraison immaculée des boulevards printaniers, en évoquant le souvenir des arbres, couverts de givre, le ramena, en définitive, à celui de la fille des blés... Il ne se le disait pas. Il ne le ressentait que dans son sang en effervescence toujours croissante, à travers toute la tristesse et le dédain qu'il y portait dans sa conscience.

Il n'est pas difficile de prévoir à quoi cela devait aboutir. A tant d'années d'intervalle, il reprit le thème, interrompu avec quelle violence ! Il cherchait, sans y penser, à réhabiliter la fille déchue en lui enlevant sa tare par le sacrifice de sa virginité.

Il agissait sous l'impérieuse pression de motifs inconscients, excité qu'il était par des décors, ressemblants vaguement à ceux d'autrefois. Il était dans l'attente du miracle parmi la blanche floraison des marronniers, lui rappelant la parure aussi pure des arbres divinement givrés de son enfance. Mais, comme il ne pouvait pas changer des fleurs blanches en fleurs ra-

dentes, il lui était impossible de transformer les flammettes bleues, qui pétillaient dans son sang, en braise de feu, que tant de fois et avec quelle insistance et avec quelle joie inquiète il voyait s'éteindre dans l'âtre paternel !

Mais l'inévitable, bien qu'il ne pût aboutir à ce qu'il escomptait, devait tout de même se produire.

Un soir qu'il revenait chez lui, après une promenade sur les grands boulevards, il se trouva sur l'impériale de l'autobus à côté d'une jeune personne. On descendit ensemble à la Place Saint Michel et on s'attabla dans un café. La fille — c'en était une — soucieuse de ne pas perdre le temps, qu'elle ne concevait que monnayé, voyant qu'elle avait affaire à un blanc-bec et que cela risquait de traîner en longueur, eut recours au stratagème qui ne manquait jamais de réussir dans de pareils cas. Elle prétendit que quelque chose la gênait.

— Tu sais, mon chéri ! Je serais ravie de rester comme ça avec toi sur la terrasse à admirer les marronniers en fleurs à la lumière des réverbères (il venait de lui en parler, lui, le petit niais !). Seulement voilà ! Quelque chose me démange !

Elle passa la main dans le corsage et remua les seins.

— Il faut que j'aie à mettre de l'ordre là-dedans. Si tu veux, viens avec moi pour m'aider... Je me demande s'il n'y a pas quelque part une puce. Faudra bien se déshabiller pour la détrouser.

Et on s'en fut "détrouser la puce".

Quelle belle perspective ! Tel un Restif de la Brétonne (le voilà qui revient à notre mémoire et si vite !), Serge devait succomber en voyant :

.....la jeune et charmante Iris
Ces puces rechercher qui, rougissant ses lys,
Bigarrant la blancheur de subites piqûres,
Parsemaient sa peau de leurs rouges blessures...

Ah non, quant à notre “jeune et charmante Iris”, elle était bien immunisée contre toute “piqûre”. C’est son timide compagnon d’une heure qui devait en payer les frais. Du moins, elle le croyait fermement, en sentant la moiteur de sa main, qu’elle tenait dans la sienne, à titre de précaution (avec ces gosses on ne sait jamais si au tout dernier moment ils n’allaient pas vous brûler la politesse !). Mais, une fois là-dedans, c’est fini ! Les voilà qui fondent et même parfois plus vite qu’il ne le faut !

La fille proposa de se rendre pour l’opération chez Serge (— Comme ça ce sera moins cher, mon chou !). Mais Serge eut une révolusion instinctive. Amener une inconnue au milieu de quelques livres et gravures, chosis amoureusement sur les quais et qui lui donnaient l’illusion d’un “chez soi” intime, ah non !

Donc ils s’en furent dans un petit hôtel du voisinage. Sans perdre une minute, la fille se mit à sa besogne professionnelle, et cela d’une manière plus machinale qu’une cavale ne se met à manger l’avoine, une fois rentrée à l’écurie.

— Mais dis donc, mon petit lapin, que restes-tu là à me regarder si drôlement ? Tu n’as jamais vu une femme se déshabiller ? Même par le trou de la serrure ? Ah que tu es naïf ! Je vois qu’il y a du travail à abattre avec toi ! Cela vaut un supplément, hein ? Mais bouge donc, nourrisson ! On ne va pas rester toute la nuit à faire une chose qui ne demande qu’un petit quart d’heure ! Tire au moins les rideaux ! Ou tu veux qu’on nous dresse une contravention ? Pour qui me prends-tu ? On ne fait pas de ces choses en public ! Mais tire donc les rideaux, te dis-je ! Ah, quelle corvée, quelle corvée avec ces gosses !

Serge comprit enfin ce qu’on voulait de lui. Pour tirer les rideaux, il lui fallut monter sur une chaise, placée sur la table.

—Prends garde à ne pas te casser quelque chose ! lui jeta la fille, soit pour rompre le silence, qui commençait à lui peser, soit pour remuer un peu ce garçon engourdi. C'est que toujours elle pensait au temps précieux qu'elle perdait avec ce "collage" sans grand profit. "Madame" serait très fâchée, si elle venait en retard !

—Jamais rencontré un pareil tétard ! On va rigoler avec les copines ! Quel toupet ! Il ne sait absolument comment s'y prendre !

Elle versa de l'eau dans la cuvette et la posa sur le plancher.

—Allons monsieur, un bout de toilette !

C'est seulement alors que Serge sortit de son mutisme. Il regarda la fille avec de grands yeux, comme s'il voyait pour la première fois ce visage banal, enlaidi par le vice. Il prit le chapeau et se dirigea vers la porte.

—Ah ça ! Et mes honoraires ? s'écria la fille interloquée, mais pas au point d'oublier le côté pratique. Pourrait-elle admettre que l'argent, qu'elle comptait déjà sien, lui échappât juste sous le nez ?

Serge posa sur le coin de la table le premier billet de banque, tombé sous la main.

—Comment cinq francs ? Tu me prends pour une gueuse des Halles ? Moi, je ne me laisse pas faire à moins de huit !

Serge tira de la poche un autre billet et, sans regarder ce que c'était, le lui jeta. Il s'enfuit, sans écouter la fille qui, scandalisée par sa conduite où elle ne comprenait rien, lui criait rageuse :

—On s'en va comme ça ! Sans même m'embrasser ! Suis-je si vilaine que ça ? Ah, je vois ! Une fille n'est pas ce que désire monsieur ! Il lui faut une duchesse !

En bien, va-t-en vite ! Autrement c'est moi qui

te ferai dégringoler en vitesse sur tes côtes, les cinq étages, vers ta duchesse !

Le dégoût, refoulé de longue date, remontait vers le coeur et les mains.

—Se laver ! Se laver !

Dans sa chambre, devant la cuvette pleine d'eau, les mains savonnées vingt fois de suite, Serge revit, comme si c'était seulement la veille, le soir de sa chute au fond du parc à Véliachévo. Il revit sa mère avec une intensité telle qu'il croyait sentir sur son front, aussi brûlant qu'alors, sa main fraîche et voir ses yeux anxieux plongés dans les siens.

—Maman ! Maman ! soupira-t-il : que n'es-tu pas avec moi pour m'aider encore cette fois-ci à surmonter ce vilain sentiment ? Comme si tout mon corps voulait vomir une saleté qui l'avait envahi et n'arrivait pas à le faire...

Son regard glissa sur une estampe, représentant Jeanne d'Arc sur le bûcher et s'arrêta un instant sur son coeur qui résista au feu, gravé en bas. Pour une raison, qu'il avait peine à s'expliquer, ce coeur ardent rappela à sa mémoire la jeune mère ukrainienne. Il revit le regard qu'elle lui avait lancé, un regard plein de reconnaissance et de tendresse quand au milieu des huées de la foule, il couvrait l'image de la "Vierge de tous les affligés".

La désir de la revoir le prit. Il fit vite sa valise et le matin suivant il débarquait à Vichy.

Il y resta quelques jours à errer d'une source à l'autre. Il ne la trouva ni aux Célestins, ni à la Grande Grille, ni à l'Hôpital, ni dans le parc au bord de l'Allier. Enfin, il s'avisa de s'informer dans les hôtels.

Le premier portier qu'il aborda s'esclaffa :

—Ah, la folle, qui allait avec ses icônes aux Etablissements des Bains, comment ne pas la connaître ! Tout le monde se moquait d'elle. Que de gens traî-

nait-elle à sa suite ! Elle gênait la circulation. M. le Commissaire de police tâcha de lui expliquer que Vichy n'était pas Lourdes, que c'était une institution d'Etat. Mais elle fit la sourde oreille. Alors, vous comprenez, avec tout le tact qui sied au représentant de l'ordre public dans une ville d'eaux de renommée mondiale, M. le Commissaire la pria d'aller promener ses dieux ailleurs... Elle est repartie pour la Russie en disant que de sa vie elle ne remettrait les pieds en France. Drôle de femme, je vous assure ! Est-ce qu'il y en a beaucoup de pareilles chez vous ? Je veux dire, dans votre pays ?

—Malheureusement, très peu !

Serge le dit plutôt par dépit que par conviction.

L'OEIL MODÈLE

Tout ce qui semblait enterré depuis des années, était en train de remonter à la surface et dans le même ordre. Bien que le choc de la fille des blés ne se fut refait qu'en sourdine et que le rituel du lavage ne se fut pratiqué qu'une seule soirée, cela suffit pour réveiller le reste et sous une forme plus intense qu'au début. Après le "détroussement de la puce", Serge ressentit une gêne croissante dans les yeux.

Il pensa qu'il fallait changer les lunettes "de la grand'mère", qu'il portait encore, et s'en fut chez un opticien.

—Non les lunettes étaient tout juste ce qu'il fallait à monsieur !

Alors il ne lui resta rien d'autre à faire que de s'adresser à un oculiste. Le Dr. Bègue l'examina soigneusement :

—Regardez à droite ! Regardez à gauche ! A droite ! A gauche ! Merci !... Et bien, monsieur, il n'y a aucun lieu de vous faire du mauvais sang !

Tout est en parfait état ! Un peu d'irritation dans les paupières, en rapport avec la structure de vos yeux. Je vous prescrirai une lotion. Cela se calmera.

Mais, loin de se calmer, les yeux devenaient de plus en plus irritables. Un rien de lecture les rendaient larmoyants. Serge, qui aimait tant les livres, se vit obligé de passer des heures et des heures à ne rien faire au Jardin du Luxembourg, Cela finit par lui devenir odieux. A force d'être inévitable, ce beau jardin, les Tuileries ou n'importe quel autre endroit qui lui plaisait, tant qu'il était libre d'y aller ou pas, devenait une prison où il traînait son ennui.

Il décida de prendre l'avis d'une sommité en la matière.

Même après l'examen méticuleux et extrêmement attentif du Dr. Bègue, Serge fut étonné des attentions qu'on lui prodiguait dans la clinique du Prof. Chevalraux. L'interne qui le reçut en fit venir un autre, un troisième, on eût dit tout le personnel. Le patron lui-même ne tarda pas à venir. Il reexamina Serge comme si ses assistants n'avaient rien fait. De temps à autre il leur jetait une remarque occulte, qu'eux recueillaient pieusement comme une sentence de la Sybille.

—Voilà un docteur qui va mettre fin à ma "cécité voyante" se disait Serge. Finie l'oisiveté où je languis !

Au bout d'un quart d'heure, le grand oculiste s'en alla, en jetant une parole hermétique à ses acolytes. L'un après l'autre, les assistants se dispersèrent. Il ne resta avec Serge que l'interne qui l'avait reçu. Lui gardait le silence et semblait plongé dans une profonde méditation.

—Oui, parfait, parfait ! laissa-t-il enfin tomber. Serge rayonnait d'espoir, mais sa joie ne devait être que de courte durée.

—Eh bien, jeune homme, conclut le praticien :

je ne vous retiens plus. Vous pouvez vous en aller.

Serge sursauta :

—M'en aller ? Vous me renvoyez sans me dire votre diagnostic, ni m'indiquer ce que je dois faire ? Votre professeur et tout ce monde qui m'examinait... Je me félicitais, croyant en retirer grand profit ! Et voilà tout ce que j'ai à la fin du compte : vous me donnez congé !

Le docteur avait l'air embarrassé :

—Oui, en effet ! Vous avez raison ! Mais dites donc, jeune homme ! Pourquoi vous êtes-vous adressé à notre clinique ?

—Pourquoi ? Grand Dieu ! Mais c'est à vous de me le dire ! Mes yeux sont en panne. Je suis pratiquement aveugle. A la moindre fatigue mes yeux refusent de me servir ! Je suis venu pour en connaître la cause et ce que je devais faire pour alléger mes souffrances. Ne comprenez-vous pas, c'est une atroce souffrance de ne rien faire !

—Je comprends et je vous prie de nous excuser, mes collègues. et moi. Nous aurions dû vous expliquer... Enfin, je vous le dirai maintenant. Vos yeux sont parfaitement sains. Vous me comprenez, parfaitement sains ! Je vous dirai même plus. Vous avez des yeux qui ne vous trahiront pas de sitôt. Peut-être vous serviront-ils fidèlement jusqu'à la fin de vos jours.

Serge sourit avec amertume :

—S'ils vont me servir ainsi... Que dites-vous, docteur ! Ils me trahissent dès maintenant, moi, qui en tout et pour tout n'ai que vingt-deux ans ! Vous dites que mes yeux sont en parfait état et alors qu'avez-vous examiné au grand complet ? Pourquoi votre patron, comme vous le nommez, le grand Chevalraux, s'est-il dérangé et a perdu un quart d'heure de son temps si précieux ?

—Pour avoir perdu un quart d'heure, ça je ne dirais pas ! Des yeux comme les vôtres, on n'en voit pas tous les jours. Vous savez ce qu'a dit le patron en vous examinant ? *Ce ne sont pas des yeux d'homme : c'est un modèle de précision ! Si nets. On les croirait faits par un orfèvre...*

—Mon arrière-grand-père maternel était joaillier.

—Tiens, curieux ! Seulement cela n'a rien à faire avec votre cas ! Il y a beaucoup d'orfèvres, mais les yeux de leurs descendants sont souvent pires que les yeux fabriqués par une plongeuse avec le concours d'un cheminot, cela va de soi, au point de vue anatomique ! Non, décidément, on ne voit pas souvent des yeux de cette perfection, de cette précision. Un vrai modèle, je vous assure ! Vous pouvez en être fier !

—C'est pour cela que tout votre monde est accouru ?

—Oui, monsieur, c'est pour cela ! Cependant, toute perfection a son vice. Le vôtre, c'est que le volume du cristal n'est pas en proportion avec l'œil. Il est légèrement, oh tout légèrement, au-dessous de la normale. C'est de là que proviennent vos maux. L'accommodation trop forte fatigue les muscles et prennent leur revanche sur la muqueuse des paupières en l'irritant.

—Enfin, dit Serge pour mettre fin à cet entretien qu'il voyait maintenant parfaitement inutile : vous m'expliquez quelque chose. C'est toujours bon de prendre un avis compétent sur son cas.

—Que faites-vous ? Etudiant ? A quelle carrière vous destinez-vous ? Savant ! Ah non, aucune profession où il y a beaucoup de lecture ! Pas de travail intensif pour les yeux ! Au besoin, vous pourriez être, disons... surveillant dans un grand magasin.

—Pourquoi pas détective ? suggéra Serge avec un sourire.

—Oui, quelque chose dans ce genre.

Serge se représenta sur la Perspective Nevskiy, suivant d'un regard bienveillant de ses "yeux modèles" son ex-ami Paul Ivanskiy, distribuant des tracts... Cela valait bien la peine de vivre !

...Il était dans le bruit et le mouvement de la grande ville avec son désespoir et son ennui.

Et tandis que la vie quotidienne bruissait autour de lui, un silence, lourd et oppressant, s'emparait de tout son être.

LA SAINT - JEAN

Encore une fois il fuyait, ou plutôt, poursuivait la seconde étape de sa fugue. Cette fois, Serge se sauvait du Luxembourg, des Tuileries, de Saint Cloud, de Versailles, de toutes les places où il avait traîné sa misère par tous les sentiers et sur tous les bacs. Comme une bête malade, il cherchait un trou où se terrer, où — par une cruelle contradiction ! — il pouvait ressentir davantage son écoeurante solitude.

Comme souvent dans sa vie, encore si courte et suivant en cela fidèlement les traces de son père, il se fia au hasard. Déployant la carte de la France, Serge désigna du doigt un point, comme l'on désigne une ligne dans la Bible en voulant connaître son sort.

Il se dit :

—C'est là que je vais trouver ce qu'il me faut !

La ville, indiquée par le sort, était *Blois*. Serge y arriva vers midi. Il visita ce qu'il y avait à voir, ne retint dans sa mémoire que la salamandre au-dessus des monumentales cheminées du château et s'en fut hors de la ville à la recherche d'une tanière qu'il

se représentait sous forme d'un bois touffu tel qu'il y en a partout dans la Russie du nord.

Une chaussée fatidique... des automobiles avec leur traînée de poussière... Ceci, cela et d'autres choses, aussi grises, aussi indifférentes. Des deux côtés, pas un soupçon, non point de forêt ou de bois, mais même d'un bosquet quelconque.

Force lui fut de revenir à la gare et de prendre le train jusqu'à la ville suivante. Serge était un garçon laborieux. Il ne se décourageait pas vite. Au besoin, il aurait exploré, de station en station, toute la ligne du chemin de fer jusqu'à l'Océan.

Amboise... Il commençait à se faire tard. Quand il monta dans la petite diligence, il faisait presque nuit. Bien en rapport avec l'enseigne de l'auberge où on le conduisait, le cheval était blanc, comme le *Buraq* du Prophète, mais, pauvre rosse, il trottinait plutôt qu'il ne courait.

Après son long voyage et surtout après sa marche peu réjouissante dans la poussière, Serge était à ce point de fatigue où les peines n'ont plus de prise sur vous. Le coupé se balançait rythmiquement comme une barque sur des vagues. Ses souffrances morales momentanément oubliées, le voyageur solitaire (il n'y avait personne d'autre dans l'équipage), était sur le point de se livrer à un délicieux néant.

Des tambours ! Des torches ! Une procession venait à la rencontre de l'équipage. Aucun passant sur le pont (on traversait en ce moment le fleuve), à part ces gars, marchant en file indienne, une longue torche à la main, jetant dans la nuit une lueur rouge.

—C'est ainsi qu'on m'accueille dans le paisible bourg de François 1er ! J'aurais préféré qu'on y ignorât jusqu'à mon existence.

Et tout de même, il se sentait agréablement flatté par cette marque d'attention envers sa personne...

Sa plaisante illusion fut vite dissipée. Sans arrêt ni discours de bienvenue, sans présentation des clefs de la ville ni accolade du maire, la procession, bruyante et fumante, s'évanouit dans la nuit.

Au "Cheval Blanc", où il descendit, le jeune Véliachev apprit que la procession était à l'occasion de la Saint-Jean.

En effet, c'était le 23 juin, la nuit des feux au bord de la Mer Baltique...

Serge se laissa bercer quelques minutes par les souvenirs d'enfance.

—Souhaitons que ce soit pour moi un bon présage et que je trouve sinon une fougère en fleur, du moins quelque arbre ombragé !

Après souper, Serge fit le tour du quartier des Troglodites, aux demeures primitives taillées à même le roc. Il assista plutôt en écoutant qu'en regardant, à la représentation du "Bonheur perdu", donnée par une troupe foraine, une roulotte servant de scène et un drap de lit faisant fonction de rideau.

Tout à fait assoupi, notre voyageur rentra vers minuit à l'auberge et il ne tarda pas à se voir enturbané, monté sur un superbe coursier blanc, qui l'emportait à coups de foudre sous l'ombrage d'une immense forêt.

Dès le matin, Serge se remit à la recherche de l'ermitage. La déception ne tarda pas à venir. C'était toujours la même chaussée, la même poussière que sur la route de Blois.

Du côté droit, une falaise tombant à pic. Du côté gauche, au delà du pré, lui aussi grisâtre, la paresseuse Loire, que Serge aurait difficilement pris pour une rivière. C'était un mélange de langues de sable et de flaques d'eau, les unes aussi endormies que les autres. Des saules d'un côté, des cyprès de l'autre.

Cette eau lui devint vaguement sympathique... Est-ce qu'elle ne lui rappelait pas par hasard cette autre

eau languissante en Ukraine ? Le Psioll ? Mais il y manquait les roseaux ! Et puis, bien qu'il y eût du calme, comment établir sa demeure au milieu d'un cours d'eau ? La réponse lui aurait été donnée à Chenonceaux, mais encore fallait-il être châtelain pour pouvoir vivre à cheval sur un cours d'eau. Et encore là les beaux fourrés de Psioll faisaient défaut ! Non, ce n'est pas ce qu'il lui fallait !

Serge poursuivait la route. La fatigue commençait à se faire sentir, sans apporter le moindre espoir.

Notre héros envisageait avec tristesse la perspective de devoir encore une fois reprendre le train qu'il voyait passer et repasser sur la rive opposée.

Mais, pour le moment, Serge s'obstinait à avancer. Des maisons.... un village...

—Ce sera tout de même bon de boire une canette de bière fraîche, avant de refaire cette fatigante chevauchée en sens inverse !

—Dites donc, ma bonne dame, cette commune, comment s'appelle-t-elle ?

—Monsieur n'est pas du pays ? Monsieur a un parler différent du nôtre !

La très vieille femme au minuscule visage ridé le dévisageait avec curiosité. Ses yeux, restés perçants malgré son âge avancé, se passaient de lunettes.

—Elle semble lire dans mes pensées, se dit Serge gêné par son regard indiscret. Il avait encore peu l'expérience des campagnards. Plus tard il rencontrait souvent parmi eux le même regard, le regard d'enfant curieux, qui dans les villes disparaît déjà à bas âge.

—Monsieur devrait se reposer quelques jours parmi nous. Il y a par ici du bon vin. Regardez nos vignes ! Ne sont-elles pas belles ? Dans trois semaines, c'est la fête et alors le vin coulera à flots !

Ce n'est pas la perspective de se saouler le jour commémoratif de la Bastille, c'est quelque chose dans

la voix de la petite vieille et en dehors de ce qu'elle disait, qui le décida à suivre son conseil.

—Mais ma bonne dame vous ne lui m'avez pas encore dit le nom de votre localité, un peu plus petite que Paris mais certes combien plus charmante !

Comme l'on voit, après les quelques mois passés en France, Serge savait déjà à l'occasion débiter des politesses.

—Monsieur est vraiment très aimable ! Que le bon Dieu exauce ses vœux ! Notre commune s'appelle *Chargé*.

La vieille fit une révérence cérémonieuse et s'éloigna en battant la chaussée de sa canne.

—Au revoir, mon bon monsieur ! lui cria-t-elle en se retournant : on se reverra dimanche à l'église !

LE VERGER DE CERISIERS

Serge comptait rester à Chargé jusqu'au lendemain et reprendre le train de bonne heure. Mais, l'homme propose, Dieu dispose. Comme le lui avait suggéré la petite vieille, il y resta jusqu'à la fête du 14 juillet et goûta le bon crû du pays.

Il découvrit vite que c'était bien l'endroit qu'il lui fallait. S'il n'avait pas trouvé précisément ce qu'il cherchait, à savoir une grande forêt vierge, et bien que son ermitage n'était qu'un point en comparaison de l'immensité des vignobles qui l'entouraient, c'était tout de même un asile où il trouva la solitude dont il avait besoin.

Il n'y avait là ni daims ni ours, mais l'essentiel y était tout de même. L'endroit était aussi vierge qu'une forêt sibérienne et non moins silencieux.

Parmi certaines histoires, parfois bizarres, mais strictement authentiques, dont il est question dans ce livre, celle que nous allons raconter est, sans contredit,

l'une des plus curieuses. Les uns crieraient au miracle, les autres n'y verraient qu'une coïncidence. Il y aurait même, peut-être, de ceux qui mettraient en doute notre bonne foi.

Notre opinion est que Serge, garçon super-sensitif, était doué d'un certain flair dont lui-même n'était pas conscient. Que cela ne déplaie à ses amis si nous comparons ce flair avec la capacité des animaux, et surtout des oiseaux et des insectes, de trouver ce qu'ils cherchent, parfois à une prodigieuse distance.

Mais passons aux faits.

Serge descendit dans l'unique hôtel de la commune. La chambre au premier étage donnait sur une rue et de la fenêtre on ne voyait qu'une étendue de toits à dos d'âne recouverts de tuiles faîtières. Les commodités y étaient réduites au minimum. Quand le nouveau locataire demanda à la patronne si elle ne se proposait pas de donner un coup de balai, elle lui dit que cela sera fait, sans faute... samedi, le jour de la semaine où l'on nettoyait toutes les chambres. Samedi... dans trois jours, hum ! Et pour le seau ? Serge venait justement de se laver les mains.

Le seau ? Était-il vraiment nécessaire ?

L'hôtelière prit la cuvette et la vida... droit dans la rue...

—Faites comme moi !

Serge se garda bien de poser d'autres questions, craignant de recevoir d'un seul coup trop de révélations troublantes sur les us et coutumes des hôtels campagnards. Une question lui brûlait la langue :

—Et la nuit, en cas de besoin... ? A part la cuvette et la cruche, autant qu'il pouvait le voir, il n'y avait dans la chambre d'autre *faenza*... Mais non, inutile de le demander. On lui aurait dit sans doute de faire... comme la patronne.

D'ailleurs tout cela n'avait aucune importance du moment qu'il ne devait y rester qu'une seule nuit.

Dans l'après-midi, le jeune Véliachev sortit pour prendre l'air. Il traversa le village et se trouva de nouveau sur la chaussée, longeant le bord de la Loire. Le trafic n'était pas aussi intensif que le matin. Il y avait moins de bruit et de poussière. Dans la falaise, du côté droit de la route, l'on voyait incrustées de nombreuses portes, solidement bâties, de diverses dimensions et formes.

—C'est là que les braves Chargéens laissent mûrir leur vin !

Du bruit et de la poussière il y en avait décidément moins que le matin, mais tout de même assez pour ennuyer un piéton. Serge jeta encore une fois le regard du côté de la falaise. Grimper, c'était son faible. Il ne pouvait pas voir une élévation sans ressentir le désir de l'escalader. La roche était abrupte. Tant mieux !

Après un peu d'effort et au prix de quelques ongles abîmés, Serge parvint à y monter. Il se tenait sur le bord d'un îlot entouré de trois côtés de ravins et tombant à pic du côté de la chaussée. L'îlot était couvert d'herbe fraîche, parsemée de campanules. On voyait que la faux ne l'avait jamais touchée. Aucune trace de pas. Cela frappait d'autant plus que tout le long de la Loire il semblait difficile de pouvoir trouver un pouce de terrain qui ne fût mille fois piétiné.

Serge se laissa choir sur cet épais tapis vert. A quelque distance de là, de l'autre côté de l'îlot, se voyait quelque chose comme un mur tout tapissé de lierre. Lui aussi épais. Mais aucune trace de pierre ni de grille. Intrigué, Serge se leva et s'enfonçant dans la mousse verte jusqu'au genou, s'approcha de ce qu'il prenait pour une clôture.

Il écarta les tiges et vit que c'était un tapis de plantes grimpantes suspendu sur des arbres et les couvrant jusqu'au sommet.

Un instant après, en poussant un cri de surprise, Serge pénétra dans un verger de cerisiers. C'était bien la saison. Tous les arbres — et il y en avait, peut-être, une centaine — étaient couverts de fruits écarlates. De quelque côté que se portaient ses regards, partout des centaines et des milliers de cerises toutes mûres. Et en dedans comme en dehors du jardin, les arbres étaient tapissés de plantes grimpantes, qui couvraient également le sol. Serge, en extase, s'y tenait, plongé jusqu'à la taille dans la végétation exubérante, et contemplant cette réédition du charme d'Aladin.

Quand il parla plus tard aux habitants de Chargé, à la bonne vieille, qui l'avait accueilli à l'entrée du village, tous lui dirent que pareil jardin n'existait pas chez eux.

—Monsieur a dû prendre des aubépines pour des cerises ! dit l'hôtelière en souriant : de cerises, il n'y en a pas par ici !

Serge n'insista pas. Il avait parlé de sa merveilleuse trouvaille par acquit de conscience. Du moment que personne ne voulait l'admettre, le verger était bien à lui !

Il y passait des journées heureuses.

Par delà le ravin, il voyait les habitants de Chargé travaillant aux vignobles, le regard attaché au sol et aux ceps. C'était ainsi du matin au soir et d'une journée à l'autre. Que leur importait cet îlot, inondé de lierre, par-delà le profond ravin qu'on se casserait les reins à traverser !

Mais, tel un Robinson sur son île, Serge frémissait à l'idée que parmi les gens abrutis par la routine de leur travail quotidien, il pouvait tout de même se trouver quelqu'un d'entreprenant : un couple d'amou-

reux, une bande d'amis, à qui viendrait la fantaisie de venir y faire l'amour ou de goûter le repas dominical. Il les voyait déjà y faisant irruption...

Ses craintes furent dissipées le lendemain même de sa découverte. Désormais, il était sûr que personne ne viendrait lui contester la jouissance de son verger.

Il s'était attardé, avant de rentrer le soir à l'hôtel, sur le petit pré, à la lisière du jardin. Couché dans l'herbe, il regardait passer les nuages.

Il fut arraché à ses méditations par quelqu'un qui lui criait de l'autre côté du ravin :

— Oh, hé ! Le monsieur par-là ! Ce n'est pas bon ce qu'il fait par là !

— Pas bon, quoi ?

— Mais que monsieur y reste couché.

— Et pour quelle raison ?

— A cause des arpens.

Serge ne comprenait pas. Il tendit l'oreille.

— Y a par là des arpens ! Des ar-pa-nes. Ils vont piquer monsieur !

On le prévenait que son îlot était infesté de bêtes venimeuses. Tant mieux ! Son jardin était sous une garde sûre !

Serge jeta un regard circulaire. Il vit à ses pieds un énorme serpent, tout d'ambre tâcheté d'or fumé : la Loire endormie sous les rayons chauds du soleil couchant...

A part ce reptile enchanteur au pied de la falaise, Serge n'en vit pas d'autres. En toute sécurité, il passait son temps au milieu de l'exubérante verdure qui caressait ses yeux. Il y lisait même sans ressentir ni peine ni fatigue. Et il méditait :

— Est-ce là l'unique mystère, ignoré à force d'être toujours présent aux yeux de tout le monde ? Et ces gens-fourmis là-bas, sont-ils les seuls à en être les dupes ? Voilà un jardin paradisiaque, ignoré de tous, connu

de moi seul ! Eh bien, n'y a-t-il pas d'autres "jardins", que moi-même à mon tour je ne vois pas plus que les gens d'ici — mes cerisiers ?

Et tout en le disant, il se mettait dans la bouche un fruit écarlate...

Il ne put s'empêcher de sourire :

—Je me suis moqué du pauvre "Napoléon", de ses petits pains d'épice à la menthe. Et voilà que je fais comme lui, en recherchant mon empire... invisible !

II

La Vierge Retrouvée et Perdue

LES DEUX FACES DU DRAGON

Dans le train, qui le ramenait à Paris, Serge s'abandonnait à des rêveries. De temps à autre il s'endormait pour quelques instants, assis comme il était dans un compartiment comble, et alors il voyait des songes. Rêves et songes s'entremêlaient, sans qu'il put dire avec assurance ce qui était songe et ce qui était rêve.

Il se voyait assis sur le sommet d'un cerisier, tout couvert de fruits mûrs. Il les cueillait et à pleines mains les lançait à une jeune fille blonde, qu'il désirait ardemment sans la connaître. Il jetait les cerises avec le dessein de les lui faire entrer dans le creux du corsage, qui s'ouvrait chaque fois qu'elle renversait la tête au moment d'attraper les fruits écarlates... Il voyait ses seins se couvrir comme de grosses gouttes de sang. Devant ce spectacle, le souffle lui manquait. Il haletait.

Se détournant de sa vision (donc c'était un rêve !), Serge pensait :

—Ce n'est pas de moi ! C'est quelque autre "grand amoureux", dont la passion bloquée ne débitait dans la vie qu'un mince filet... psychologique. Serait-ce du Stendhal ? Non, ça y est ! C'est du Rousseau ! Cela va de soi, à quelques retouches près.

Et en voilà une variante (Jean-Jacques la connaissait-il ?) de deux cents ans plus ancienne que son "innocent" jeu de cerises. Un jeune libertin, prenant dans un bol rempli de fruit glacés de dures prunes jaunes et, après avoir visé soigneusement, les jetant, l'une après l'autre, contre une femme, couchée toute nue. Il jette trois fois et trois fois il touche un endroit sensible, tandis que la femme criaille et se trémousse... Serge se rappelait vaguement que le jeu s'appelait quelque chose comme "Le tir avec des balles d'or sur une cible d'argent". Quant au nom de l'auteur, cela lui était égal. Un Chinois, paraît-il !

Le rêve reprenait.

Serge se voyait descendant dans un caveau et là, reflété dans un miroir, un joli visage de jeune fille se peignant les cheveux (Tiens, comme la Polonaise ! Elle aussi se peignait les cheveux !) Mais... voilà qu'elle se tournait vers lui et ce n'était plus une fille désirable, mais un dragon ! L'immonde bête lui tendait son museau, en lui disant :

—Embrasse-moi ! Serre-moi contre ta poitrine, pour que me revienne mon autre face !

Et lui, s'enfuyant saisi d'épouvante, la fille-dragon lui jetait un cri déchirant :

—Suis-je vilaine à ce point ? Aurais-tu, vraiment, tant de dégoût pour moi ? Embrasse-moi ne fut-ce qu'une seule fois, pour que je puisse te montrer mon autre face ! Et alors, j'en suis sûre, tu m'adoreras !

—Valait-il la peine de tenter l'expérience et d'embrasser cette gueuse des Halles, à huit francs le baiser ?... Cette gueuse des Halles... ? Voyons, d'où me viennent

ces mots ? Ah, oui, c'est la fille de l'impériale qui me les avait jetés.

Ma belle fiancée de givre—ou, pour s'en tenir à la couleur locale — ma belle vierge en fleurs de marronniers, transformée par quelque méchante fée en coureuse d'autobus, que ton visage était vilain ! Qu'il était flétri, comme le papier peint du misérable "garni", qui s'est décoloré de honte et de dégoût en voyant passer devant lui tant d'autres "détrousseuses" ! Pouvais-tu croire un seul instant que j'allais coller mes lèvres contre les tiennes et à ton souffle, qui avait empesté tant de bouches, mêler le mien ?

—Il serait tout de même intéressant de savoir quelle aurait été l'autre face, si, surmontant mon aversion, j'avais donné à la fille-dragon de l'impériale un baiser rédempteur. Un minois d'honnête bourgeoise, "assise à son rouet" ?

C'était bien cela. Il devait en recevoir la confirmation le lendemain même. Il se trompait seulement en ce qui concerne l'accessoire.

A la place du rouet, il y avait un chevalet...

(à suivre)

M. VLADIMIR VIKENTIEV.

CHRONIQUE DE PHILOSOPHIE ARABE

Nous assistons, aujourd'hui, à une renaissance de la culture islamique en Orient, et particulièrement en Egypte. En plus de la publication de textes classiques arabes de philosophie ou de théologie, de nombreux savants égyptiens nous donnent des monographies sur les penseurs de l'Islam, des études fouillées sur les divers mouvements intellectuels qu'ils représentent.

Nous désirons, de temps en temps, attirer l'attention des lecteurs sur les diverses publications égyptiennes dans ce domaine. Elles complètent, à notre avis, les grands travaux des orientalistes européens, entrepris depuis déjà plusieurs siècles.

—Nous commencerons par l'édition très sérieuse d'un texte des plus significatifs dans la littérature mystique musulmane : *Foussous-el-Hikam*, de Muhyiddine Ibn-Arabî (1)

L'oeuvre d'Ibn-Arabî, né à Murcie en 1165 de l'ère chrétienne, a déjà attiré l'attention des orientalistes, grâce aux travaux d'Asin Palacios. Chez Ibn-Arabî, comme chez Al-Hallaj, on peut déceler les notes d'une profonde expérience religieuse ; et chez le premier, du moins, les éléments d'une théologie mystique élaborée. Pourtant jusqu'à nos jours, les orientalistes

(1) Edité et commenté par Aboul-Ela Afifi (chez Issa el Halabi, Le Caire 1947). Le Docteur Afifi est Vice-doyen et Professeur de philosophie musulmane à la Faculté des Lettres d'Alexandrie.

connaissent, des livres d'Ibn-Arabî, surtout les *Fotuhât*, où sa pensée se trouve exprimée d'une manière fragmentaire. C'est dans les *Foussous*, dont le texte a déjà bénéficié d'au moins vingt commentaires, que nous trouvons la clef de cette pensée et son expression la plus achevée. Chacun des chapitres de ce livre (2), portant sur une parole attribuée à l'un des prophètes reconnus de l'Islam, contient des allusions le plus souvent énigmatiques, mais parfois aussi l'expression nette d'une doctrine philosophique et théologique.

Le texte que publie aujourd'hui Aboul-Ela Afifi est établi à partir d'une collation sérieuse de trois manuscrits dont deux se trouvent actuellement à la Bibliothèque Royale du Caire, et le dernier, plus récent en date que les deux autres, mais plus altéré aussi, appartient à Reynold Nicholson, l'orientaliste connu de Cambridge. Le texte, qui occupe à lui seul 180 pages, est précédé d'une importante introduction sur la doctrine des *Foussous*, et suivi d'un long commentaire du Dr Afifi, surtout philosophique. La présentation est élégante, le texte élucidé dans ses difficultés philosophiques, grâce à une connaissance précise de la langue et des procédés subtils du maître. Dans sa plus grande partie, le texte resterait hermétique, même au lecteur le plus attentif, sans l'aide précieuse fournie à la fois par l'introduction et le commentaire. Seule une connaissance parfaite de l'exégèse du *Coran*, en même temps qu'une maîtrise de la langue arabe, pouvait permettre à un spécialiste de nous présenter ce texte et de nous le rendre intelligible. Nous voudrions brièvement, à l'aide de l'introduction et du commentaire, donner quelques-unes des idées essentielles d'Ibn-Arabî, en matière philosophique et théologique.

(2) *Foussous-el-Hikam* signifie à la fois les pierres d'une bague précieuse qui serait la Sagesse et les chapitres d'un manuel sur *La sagesse*.

Dans toute la philosophie et la mystique arabe, nous dit le commentateur, nulle part, en dehors des *Foussous*, ne se rencontre une expression aussi nette du panthéisme mystique. La philosophie et la théologie, chez Ibn-Arabî, sont tellement liées, qu'elles forment un *système* achevé, au sens où nous parlons des systèmes de Spinoza, de Leibniz et de Hegel. Ce système est dominé par un thème fondamental : l'Être dans sa totalité est Un, une seule substance ; cet être est Dieu ; tout ce qui est, est dans cet être, forme partie de son essence, n'est rien de distinct de cette essence. Rien n'est créé, voulu dans l'être à partir du néant ; tout émane de ce seul Être, tout dans la nature manifeste ce seul Être, qui est Dieu. Le Suprême se manifeste continuellement ; disons que l'univers est une théophanie (مَجْلِي) constante ; et, dans le sens où création signifie l'avènement d'une variété, disons que chaque manifestation est une création nouvelle (خَلْقٌ جَدِيدٌ). — Chaque manifestation obéit à une loi découlant de l'essence divine ; tout est *déterminé* dans son apparition et son développement. Tout est à l'intérieur de tout, comme les idées à l'intérieur de la forme spirituelle (voir p. 72), expression qui rappelle fortement un passage du *Court Traité* de Spinoza.

Dans cet univers qui manifeste Dieu et qui est l'ombre de Dieu, une place privilégiée est donnée à l'homme. L'homme est fait à l'image de Dieu, c'est-à-dire qu'il détient le secret de l'univers, la clef de la manifestation divine. L'univers a été fait par l'homme et en vue de l'homme, en ce sens que par lui Dieu a pu se manifester et se faire connaître. Sans l'homme, ou sans la nature humaine, qui, en un sens, est la première émanation de Dieu, l'être de l'univers aurait été ramassé dans l'essence divine ; c'est par la connaissance humaine que les objets arrivent à se distinguer les uns

des autres. A la disparition de l'homme, les êtres se confondront.

Cette priorité de l'homme, nul n'en apprécie la valeur comme les initiés, ceux qui savent que Dieu est le seul Etre, et que tout émane de Lui. Seuls, ils sont capables de s'élever du royaume des ombres à celui de la Vérité ; seuls, ils sont capables de voir Dieu. En ce sens, l'expérience mystique est le fruit d'une connaissance parfaite ; elle est elle-même une connaissance parfaite, quelque chose comme le troisième genre de connaissance de Spinoza. Mais remarquons que cette expérience n'est nullement rencontre personnelle avec une personne infinie ; elle est union, certes, mais non l'union matérielle à un objet connu et éprouvé comme transcendant et distinct de nous, elle est union substantielle à Dieu, ou plutôt, c'est l'expérience de l'unité substantielle de Dieu, de nous et de l'univers, dans laquelle nous perdons nous-même toute individualité et même toute conscience. Comment une connaissance parfaite peut-elle être en même temps inconsciente ? serait une question à poser à Ibn-Arabî. Peut-être entend-il que l'inconscience est elle-même la suprême connaissance ; ou peut-être simplement que les initiés, *après* avoir expérimenté le Vrai (الحق), se connaissent eux-mêmes et l'univers.

Toujours est-il que seuls les Initiés savent donner un prix à l'adoration de Dieu et à la destinée humaine. Pour eux, toutes les religions ont une valeur ; les idolâtres eux-mêmes adorent Dieu, non certes l'essence pure et absolue du Vrai ; mais Celui-ci, dans l'une de ses apparitions, dans l'un de ses aspects. Toutes ses apparitions se valent, puisque le Dieu que chaque homme adore est son propre Dieu, fait selon sa lumière, selon le degré de son savoir. Il est bon alors, de rappeler le mot d'El Gonaid, que "l'eau a la couleur du vase qui la contient". Le Vrai Dieu est au-dessus de

ses manifestations. — Comme la religion, la destinée de chaque homme est faite selon son degré de savoir. Au sens absolu, il n'y a ni enfer, ni paradis, ni bien, ni mal, ni récompense, ni châtement ; le mérite de chacun n'est rien que le niveau où l'établissent son essence et sa connaissance. Tous les hommes, en un sens, seront au paradis ; ils jouissent déjà de leur paradis, puisqu'ils sont situés là où le Vrai les a situés, là où Il s'est manifesté. Tout découle en eux de cette situation, qui est à la fois leur loi, leur point de vue de l'univers et leur monade propre.

Panthéisme systématique. Trop systématique, dirions-nous. N'y a-t-il pas de la part du commentateur, une légère imprudence à le présenter ainsi, s'il le croit en même temps riche de potentialités religieuses et mystiques ? Le commentateur aurait dû, soit dans l'introduction au texte, soit dans le commentaire, élucider les positions philosophiques et théologiques d'Ibn-Arabî, par un recours constant à des documents d'un caractère plus personnel. Or, les passages mêmes des *Foussous*, où une piété sincère transparait (que l'on songe, par exemple, à la description des degrés de la prière, p. 223-224) se trouvent rattachés par le commentateur au système d'Ibn-Arabî. Nul doute qu'il ne nous donne là l'intention expresse de l'auteur.

Il reconnaît pourtant (p. 341 du Commentaire) que le système en question n'a pu, malgré tout, éteindre la chaleur d'une véritable expérience religieuse. Ce qui signifie au moins, que le panthéisme d'Ibn-Arabî, dans ce qu'il a de systématique, est une entrave à l'épanouissement du sentiment religieux. — Aussi reconnaît-il l'incompatibilité de ce panthéisme avec les religions révélées, avec la foi des simples croyants. Il cite, dans l'Introduction, un texte, hors des *Foussous*, où l'auteur exprime d'une manière admirable, ce que sont pour un homme sincèrement religieux la présence

et la distance de Dieu ; et là, nulle mention du système, nulle allusion au panthéisme. Le commentateur nous avertit, qu'il ne faut pas chercher dans la mystique d'Ibn-Arabî, une *union de contemplation* (وحدة شهود) comme dans la mystique d'un Hallaj, par exemple, ou d'un Ibn-il-Farid ; Ibn-Arabî affirme une union substantielle (وحدة وجود) — La question est de savoir jusqu'à quel point cette affirmation traduit une expérience religieuse, si elle n'est pas simplement la conclusion d'un système purement rationnel. Seuls à notre avis, des documents personnels sur Ibn Arabî peuvent répondre à cette question.

* *
*

M. El-Nashar, maître de conférences à l'Université Farouk 1er, vient de publier un livre très curieux sur les origines de la logique arabe (1). Le livre contient matière pour une thèse importante sur l'influence de la logique d'Aristote, ce que cette influence comporte de continu et de discontinu. L'auteur essaie de montrer que dès les origines, du moins dès le début du 3ème siècle de l'Hégire, il a existé une logique arabe, distincte de celle d'Aristote, propre à l'esprit de la langue arabe et surtout de la tradition islamique. Les historiens, les orientalistes, même les récents interprètes égyptiens tiennent la logique arabe pour un simple commentaire, parfois pour un résumé de la logique d'Aristote ; ils ajoutent, il est vrai, comme sources directes des livres arabes, à l'*Organon*, quelques manuels grecs tardifs, comme l'*Isagoge* de Porphyre. On sait que cette oeuvre recèle d'autres influences que celle d'Aristote. Et les orientalistes, de leur côté, n'ont pas manqué de signaler une action diffuse, difficile à discerner, de la logique stoïcienne sur les arabes.

(1) Ali Sami El-Nashar : Les Méthodes chez les Penseurs Musulmans (Le Caire, 1948).

—M. El-Nashar déclare parfois qu'il n'a pas l'intention de déceler les éléments helléniques qui, en plus d'Aristote, ont joué un rôle de premier plan dans la composition des livres logiques; il sait, il *éprouve* du moins, combien est périlleuse, combien exige de connaissances, une étude de l'influence stoïcienne, par exemple, sur la pensée arabe. Il s'y essaie pourtant, sans aucun succès d'ailleurs. Ce qui est beaucoup plus important pour lui, ce qu'il réussit à établir, c'est l'erreur qui fait de la logique arabe une copie fidèle de la logique d'Aristote, de la logique scientifique hellénique en général ; c'est surtout l'existence d'une logique arabe autonome, irréductible à la logique grecque ; c'est que cette logique est celle qui répond le mieux à l'esprit de l'Islam.

Tout d'abord, l'interprétation officielle de la logique arabe se réfère, en réalité, à des manuels assez tardifs, du 4ème ou 5ème siècle de l'Hégire. Faut-il croire qu'antérieurement à cela, il n'y eût pas de logique arabe, que la logique d'Aristote ne fût pas connue ? Nullement. Dès le deuxième siècle, Aristote fut traduit ; au 3ème siècle il fut commenté. Mais, dès le début, il fut surtout attaqué, mis au crible, rejeté ; dès le début, une autre logique se constitue, à côté, à l'encontre de celle d'Aristote. Al Shafî (mort en 204 de l'Hégire), le plus grand juriste de l'Islam et réputé pour avoir une certaine connaissance du grec, invoquait contre cette logique un argument curieux : la logique d'Aristote est en dépendance étroite de la langue grecque ; à l'arabe, qui appartient à un groupe linguistique totalement distinct, devrait appartenir une autre logique. — En effet, on verra que les esprits les plus fidèles à Aristote, en transposant ses traités en arabe, introduiront de nouveaux chapitres, concevront de nouvelles divisions. Les manuels classiques arabes commencent, non par une étude des *Catégories*,

mais par une recherche sur le sens des mots. — La critique précédente d'Al Shaf'i est précieuse en ce qu'elle indique la nécessité de constituer une logique arabe en affinité avec la grammaire arabe. Il serait très utile, à ce propos, de signaler le rapport des catégories de grammaire introduites par Sibawaih, dans les manuels de logique. M. El-Nashar n'entreprend pas, pour son compte, de poursuivre cette étude. Toutefois l'on peut supposer, d'après ce qu'il nous dit, que la grammaire arabe classique, au lieu de prendre son essor dans la logique aristotélicienne, a plutôt contribué à inspirer une autre logique. — Contre la logique d'Aristote, contre la logique grecque en général, les esprits représentatifs de la tradition juridique orthodoxe, présentent un second argument assez sérieux : cette logique est dépendante de la métaphysique d'Aristote. Or, celle-ci est inacceptable pour un musulman.(1) Les auteurs que cite M. El-Nashar ne nous disent pas clairement en quoi la logique d'Aristote dépend de sa métaphysique, ils indiquent qu'ils en veulent surtout aux notions aristotéliciennes de forme, d'essence et de cause transposées en logique. Or, on ne voit pas immédiatement pourquoi ces notions dérangent les juristes musulmans ou les théologiens ; d'autres juristes, une autre théologie s'en contenteraient. — Mais les idées deviennent plus claires quand on nous dit que la logique d'Aristote ne peut convenir, tout simplement parce qu'il existe une autre logique beaucoup plus conforme à l'esprit de l'Islam ; une logique qui se passe tout simplement de la forme et du fond de la logique scientifique des Grecs.

C'est à l'exposition des nouveautés de cette lo-

(1) Le mot qui correspond à philosophie première, dans les manuels arabes (الهيئات), se traduit littéralement par théologie; et bien que les discussions portent sur la notion générale de l'Être et non seulement sur Dieu, le choix du mot arabe semble autorisé par les paroles d'Aristote dans la Métaphysique (E.I.)

gique que M. El Nashar consacre la majeure partie de son travail. Il nous signale que nous ne la trouvons pas chez les philosophes de métier ; elle est avant tout la méthode de penser et de raisonner propre aux juristes et casuistes musulmans. — Aux deux divisions principales de la logique classique telle qu'elle est constituée chez les Arabes, à celles qui concernent la Définition et le Raisonnement, M. El-Nashar signale chez les savants arabes en question deux divisions correspondantes. Mais au lieu de fonder la définition sur le procédé platonicien de la division, ou sur les notions aristotéliennes de genre, d'espèce et de différence, en somme sur des essences *universelles*, la définition chez les premiers méthodologues arabes est moins ambitieuse : chez les uns, la définition traduit une vue de l'esprit, un concept ; chez les autres, elle est une explication *quid nominis*, tout au plus, une locution qui permet de distinguer une chose particulière d'une autre chose particulière, en somme une simple description. D'autres s'arrêtent à une définition *per exemplum* : il s'agit d'éclairer le défini à l'aide d'exemples de choses qui lui sont semblables. On voit que ces logiciens ont une conception nominaliste de la pensée. C'est que les juristes, travaillant sur des cas particuliers, n'avaient que faire de l'universel. — Passons maintenant à la seconde division de la logique : la démonstration, le syllogisme dit scientifique fait totalement défaut chez ces auteurs ; à ce syllogisme se substitue un procédé spécial que M. El-Nashar appelle syllogisme oussouli, et que nous traduisons par raisonnement juridique, ou raisonnement du particulier au particulier (1). M. El-Nashar est très heureux dans cette partie : il remarque que le raisonnement s'appelle bien syllogisme, mais qu'il n'est pas démonstratif, puisqu'il se meut dans le particulier

(1) Cette dernière expression est de M. Joseph Karam.

et aboutit à une affirmation concernant le particulier. A-t-il raison de rapprocher ce raisonnement de l'induction de Mill ? Il le trouve fondé comme celle-ci sur le double principe de causalité et de permanence. Il montre combien les conditions exigées par les savants musulmans pour ce qu'ils appellent la *cause* sont proches des conditions de Mill : présence, absence, concordance variée. Les règles de Mill ont été découvertes par ces savants. Le procédé important de l'élimination aurait été clairement reconnu par eux. — Pour le montrer, M. El-Nashar force un peu, à notre avis, les textes arabes. Le rapprochement avec Mill est judicieux au moins sur deux points : c'est qu'il y a des *canons* du raisonnement causal chez les musulmans ; c'est qu'à l'aide de ces canons, le raisonnement atteint à l'infailibilité.

Grâce à ce rapprochement avec Mill, M. El-Nashar conclut que les savants juristes en question ont préparé la logique occidentale moderne toute centrée sur la méthode expérimentale. Certes, Mill est le *canoniste* (1) de la méthode expérimentale. Mais il y aurait gageure à en faire un digne représentant. Trouvera-t-on un seul savant occidental qui veuille s'en inspirer ? Il nous semble que les savants musulmans dont parle M. El-Nashar l'emportent en rigueur et en intérêt sur Mill. Eux du moins ont codifié leurs canons grâce à une connaissance et un exercice directs de leur métier. Ils n'ont certes pas les prétentions et le vernis scientifiques de Mill ; ils visent à une certitude pratique, à l'infailibilité de l'effet.

Au lieu de ce rapprochement hasardeux des savants juristes musulmans avec Mill, n'aurait-il pas mieux valu que M. El-Nashar montrât en quoi leurs méthodes étaient elles-mêmes proches des procédés des chimistes

(1) Ou l'un des canonistes, puisque les logisticiens contemporains font une tentative analogue.

et médecins arabes ? Il aurait ainsi contribué à nous donner une image plus complète de la logique arabe authentique ; il nous aurait permis de voir en quoi cette logique a préparé la méthode expérimentale des savants occidentaux, en quoi surtout elle s'en distingue. —Je dis bien qu'il nous aurait donné une image *complète*. Sa représentation partielle garde pourtant, malgré nos réserves, un intérêt exceptionnel. En le félicitant, nous l'enjoignons de vouloir bien poursuivre son étude et d'en faire profiter aussi bien les lecteurs arabes que ceux, assez nombreux en Europe, qui s'intéressent à la pensée musulmane.

NAGUIB BALADI.

LA VIE ARTISTIQUE EN FRANCE

Maurice Denis

Peintre de la Pensée et de la Forme

Il est toujours imprudent d'engager l'avenir et de prétendre prophétiser, mais il n'y a pas grand risque à dire que le nom de Maurice Denis restera inscrit dans l'histoire de l'art du XX^{ème} siècle. Son action fut des plus efficaces sur son temps, car même si les leçons de Maurice Denis, peintre, peuvent être oubliées ou même refusées, l'influence de Maurice Denis, théoricien, ne saurait être méconnue par les historiens et, même s'ils pouvaient ignorer cette influence, ils ne sauraient oublier ce qui dans ses écrits reste essentiel et d'une telle lucidité qu'il est impossible d'écrire l'histoire esthétique de notre temps sans se reporter à ces textes et plus spécialement à ces *Théories* qui, en deux volumes, contiennent l'essentiel des doctrines sur lesquelles s'est construit l'art contemporain.

Cela devient même un lieu commun, trop souvent utilisé, que de citer la phrase par laquelle commence son premier ouvrage, à savoir : "qu'un tableau avant d'être un cheval de bataille, une femme, ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées". Il est peut-être banal d'exprimer aujourd'hui un aphorisme aussi évident ; il était audacieux et courageux de l'énoncer lorsqu'il le fit aux environs de 1900. Il est indispensable de le savoir pour comprendre toute

la peinture contemporaine et, sans aucun doute, toute la peinture en général.

L'art de Maurice Denis est toujours dominé par cette volonté de raison, par ce contrôle de soi-même qui certes enlève à beaucoup de ses oeuvres ce qu'il y avait en lui de spontané, mais en compensation leur donne une logique où l'on sent l'intelligence contrôler l'instinct.

Maurice Denis appartenait à cette génération qui fut la dernière à subir l'influence de l'Impressionnisme, de ses conséquences, et aussi la première à connaître les réactions que ce mouvement suscita chez les jeunes artistes. Lorsqu'il accepte la leçon de Gauguin que Sérusier rapporte de Pont-Aven, lorsqu'il se montre plus séduit par Cézanne que par Monet, c'est toujours parce que, derrière l'oeuvre et les théories qui dans une certaine mesure la commandent, il trouve dans les formules adoptées, quelque chose de satisfaisant pour son esprit. Certaines de ses peintures, traitées selon le procédé du divisionnisme, montrent que les idées de Seurat exercèrent sur lui une grande attraction, dans la mesure où ces idées sont la mise en application méthodique de la formule impressionniste, une application plus rigoureuse et plus systématique. Ainsi sent-on toujours à chacune des étapes de son évolution que l'art de Maurice Denis n'accepte les formules venues de l'extérieur que si sa raison lui en montre le bien-fondé. Quand il renonce à certaines formes pour en adopter d'autres, ce n'est nullement par esprit versatile, mais au contraire par une succession de raisonnements et parce que, de l'un à l'autre, son art s'affirme à la fois avec plus de profondeur et une plus grande conscience des ressources et des nécessités de la peinture.

Les préoccupations extra-picturales qu'il ajoute à l'oeuvre d'art, autrement dit son souci de plus en plus affirmé de mettre l'oeuvre au service d'une pensée et

d'une expression religieuse, prouvent une ambition hautaine, une volonté de grandeur inséparable de ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, mais qui naturellement ne peut se contenter des approximations instinctives et des réussites de hasard.

Il peut sembler paradoxal que Maurice Denis soit l'auteur de textes où il affirme que la peinture est une création comptant en soi, trouvant en elle-même sa propre fin, et que cet auteur soit également celui qui a le plus effectivement contribué à la Renaissance de l'art religieux en luttant contre des poncifs bien usés mais difficilement remplaçables. Il n'y a cependant dans sa pensée nulle contradiction et cette attitude prouve simplement la possibilité d'une double ferveur, d'une double sincérité, mettant sur le même plan et associant dans un même enthousiasme les deux plus hautes possibilités de l'homme, la nécessité d'unir le spirituel et le matériel, la pensée et la forme.

Ce contrôle de soi-même devait inévitablement marquer l'art de Maurice Denis et lui donner une apparence de froideur. Et pourtant nombreuses sont les compositions où l'on devine la tendresse de l'auteur derrière la grâce arrondie des gestes, l'accord des couleurs douces.

Maurice Denis avait réussi à se créer un style très personnel, mais malheureusement facile à imiter et qui, par ce fait, en luttant contre le style "Saint-Sulpice", proposait involontairement aux suiveurs un autre poncif en remplacement de celui qu'il détruisait. Aussi est-ce contre lui-même qu'il construisit son oeuvre, contre lui-même que travaillèrent ses admirateurs, si sincères fussent-ils. Lorsqu'on visite une exposition de Maurice Denis, il faut toujours penser à cette position paradoxale si l'on veut ne pas être injuste.

On peut aussi souligner ce que l'art de Maurice Denis a d'inactuel, combien en apparence il est diffé-

rent des problèmes qui préoccupent les jeunes artistes d'aujourd'hui ; c'est justement parce qu'il est très caractéristique de l'esthétique au début du siècle, qu'il mérite toute notre attention et qu'il est un des témoignages des plus honnêtes de ce style 1900 qui, en fait, est une manière de précurseur pour l'art contemporain. Certes, son refus de la violence, son goût de l'intimité, de la vie silencieuse qui l'apparentent à l'art de Bonnard et de Vuillard, l'opposent aux affirmations véhémentes de notre époque, mais il n'est pas douteux qu'il dépasse les succès provisoires d'une simple mode et tient une place indispensable dans l'histoire de l'art français depuis l'impressionnisme. Il n'est même pas prouvé que son influence ne reprendra pas une place plus essentielle puisqu'il semble bien que la question de retour au sujet se pose de nouveau dans l'actualité la plus immédiate. Ainsi faut-il considérer une exposition de ces oeuvres non seulement comme une rétrospective, mais aussi comme une indication en vue de préparer un avenir moins lointain que d'aucuns pourraient le croire.

RAYMOND COGNIAT.

CHEMIA

nouveautés

le caire · paris

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

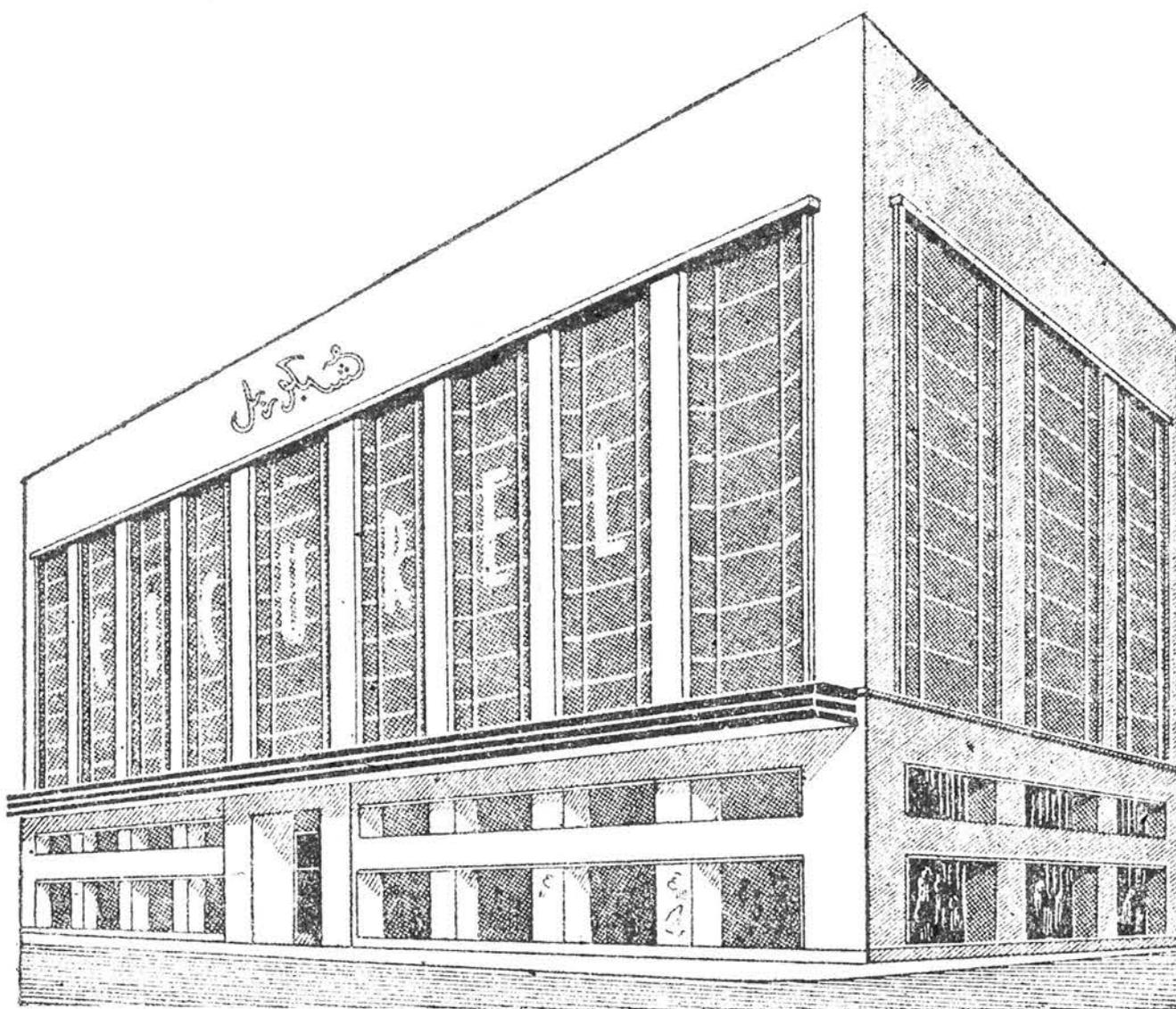
L.E. 1.145.000

TOUTES ASSURANCES

VIE — ACCIDENTS — INCENDIE
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C.C. 26426

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCE EN EGYPTE

ALEXANDRIE
R. C. 255

LE CAIRE
R. C. 360

PORT-SAID
R.C. Canal II



TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
Ouvertures de Crédit Documentaires



AGENCES EN FRANCE
EN GRANDE-BRETAGNE — EN BELGIQUE
AUX INDES ANGLAISES — EN AUSTRALIE
A MADAGASCAR — EN TUNISIE



Filiale à New-York
THE FRENCH AMERICAN
BANKING CORPORATION

31, Nassau Street

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100;
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET
(5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 42504 — Le
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.